



**Sébastien
Lapaque**

Théorie
de la carte
postale

ACTES SUD

SÉBASTIEN LAPAQUE

Théorie
de la carte postale

© ACTES SUD, 2014

Si je n'avais pas été entraîné dans quelques conflits de ce triste siècle, je crois que je n'aurais rien écrit de plus que quelques cartes postales.

GUY DEBORD

En remontant la rue des Écoles en direction du boulevard Saint-Michel, il avait songé au livre qu'il voulait écrire, une théorie de la carte postale à laquelle il avait rêvé voici bien longtemps et qui depuis quelques mois le réveillait en pleine nuit, il en entendait le tic-tac et la mécanique. Des projets, il en avait d'autres, des projets, il n'avait que cela, des livres qu'il voulait écrire et des livres qu'il n'écrirait jamais, mais, tout secondaire qu'il apparût, peut-être même insignifiant, ou inutile, celui-ci était en train de s'imposer de manière patiente et assurée. De toute façon, qu'est-ce qu'un livre signifiant et qu'est-ce qu'un livre utile ? Tandis qu'il s'attardait à débrouiller cette question sans réponse, une façon pour lui de repousser le moment où il devrait se mettre à sa table de travail, et compter jour après jour les feuillets qu'il noircirait en faisant des croix sur son calendrier, sa "Théorie de la carte postale", dont il n'avait ni écrit ni murmuré le moindre mot, avait gagné la bataille des livres qui n'existaient pas encore et repousse vers son tiroir ses travaux en cours, roman, essai, journal, nouvelles. Il se laissait faire, il oubliait qu'il avait le dessein de composer un poème sur un thème biblique, à moins que ce ne fut une pièce de théâtre, dans son idée, le héros en serait Noé, enfermé dans son arche, il s'angoisserait sous l'orage du silence de Dieu. Mais les livres, comme les poèmes, ne s'écrivent pas avec des idées. "On écrit les poèmes avec des mots", expliquait en son temps le poète Mallarmé au peintre Degas ; cette remarque l'avait toujours émerveillé. Ainsi l'heure de sa "Théorie de la carte postale" avait-elle sonné.

À Paris, tandis qu'il avançait rue des Écoles, l'image de son livre était encore un peu floue. Il en possédait la mélodie, mais en cherchait l'harmonie. À quelques amis curieux de ses travaux, il avait parlé d'une théorie, non pas d'un éloge ou d'une nostalgie de la carte postale ; ni même d'une apologie ou d'un panégyrique ; encore moins d'un tombeau, comme les poètes en écrivaient jadis en l'honneur des défunts. Il ne souhaitait pas célébrer la carte postale comme tant d'objets disparus du monde d'hier : encriers, moulins à café, cabines à pièces, tiroirs-caisses électromécaniques. Il n'envisageait pas de regarder les cartes postales dans le rétroviseur, ni d'en parler au passé surcomposé, ce temps attachant et incompris – *j'ai eu aimé les cartes postales, j'en ai eu écrit, j'en ai eu reçu*. Il voulait les évoquer à l'imparfait, ce temps dont l'avant-hier est profond et l'avenir dure longtemps, un temps inachevé et ouvert – *j'aimais les cartes postales, j'en écrivais, j'en recevais*.

Il ne mélancolisait pas. Avec ses cartes postales reproduisant des paysages choisis et ses mots écrits au recto, il voulait réinventer un présent plein de lendemains.

Il aimait les cartes postales, il continuait à en envoyer, il en achetait sans cesse, beaucoup plus qu'il n'en écrivait, il en rapportait de ses voyages, ses tiroirs en débordaient, il en glissait dans ses poches, il en dissimulait dans ses livres, il en envoyait avec la note de gaz ou la facture d'électricité, elles lui servaient de cartes d'invitation, de cartes d'anniversaire, de cartes de vœux, il lui semblait même qu'il en avait utilisé pour envoyer un mot d'injure, une vieille tradition française en train de se perdre, avec beaucoup d'autres. Des cartes postales, il en affichait également dans sa cuisine et dans sa salle de bains, en installait sur les travées de sa bibliothèque – parfois le vent emportait l'une ou l'autre –, en utilisait pour se remémorer la liste des courses. Au verso, Chambord, la chapelle Sixtine, le Corcovado, *Guernica*, *La Joconde*, *La Naissance de Vénus*, la Grande Muraille ou le Manneken-Pis ; au recto : pain, carottes, huile d'olive, lait, câpres, moutarde, citrons, tomates, côtes d'agneau. Même s'il aimait les plus anciennes d'entre elles, il ne s'agissait pas de célébrer les dernières lueurs d'un mourant paysage en rédigeant un livre plein d'images nocturnes, mais d'en proposer une théorie générale à l'usage de tous. Et non pas tant sous forme de spéculations abstraites que de consignes universelles. Il songeait aux anciennes instructions pour les prises d'armes, à ces vieux livres qui enseignaient les principes de la manœuvre dans le domaine militaire. Dans l'esprit de leurs

auteurs, la théorie ne s'opposait pas à la pratique, elle la précédait. Il aurait pu dire "Considérations sur les cartes postales", mais ce mot de considération lui semblait un peu oublié, fané même, malgré sa puissance d'évocation. Qui entendait encore que celui qui considère ne se contente pas d'examiner l'objet de son désir mais le tient serré contre lui ? La considération dit l'examen et l'affection. Il y a de nombreuses énergies de sens dans ce mot et dans le verbe qui lui est attaché. Un peu d'ironie, même. Il se souvenait de l'agneau de la fable de La Fontaine suppliant le loup de ne pas le dévorer.

*... que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant
Plus de vingt pas au-dessous d'elle :
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.*

Les bons maîtres de l'école de la République qui lui avaient appris à réciter cette fable par cœur ne lui avaient pas tout dit. Ils lui avaient enseigné que le loup était cruel mais ne lui avaient pas fait remarquer que l'agneau était insolent. A-t-on idée de donner du *Votre Majesté* à son agresseur ? A-t-on idée, pour l'humilier, de lui parler un langage si précieux, auquel rien ne manque, pas même un *je me vas* dont Vaugelas, dans ses *Remarques sur la langue française*, observait en 1647 qu'il était en usage à la Cour où l'on ne pouvait souffrir *je vais*, qui passait pour un mot du peuple. Ce qu'il ne savait donc pas, et qu'il mesurait désormais, c'est que l'agneau de la fable parle comme un petit marquis à un loup qu'il juge sans doute trop fruste et trop peuple à son goût. Grâce à Vaugelas, il était désormais au parfum.

Plus tard, il reprendrait ses *Remarques sur la langue française utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire* et en sélectionnerait quelques passages remarquables à reproduire sur des cartes postales. Il avait des amis, plus nombreux qu'on ne l'imaginait en cette époque d'outrage systématique au bon usage, qui seraient heureux de recevoir des cartes postales élucidant l'art de parler.

(Il avait pensé à tout le mal qu'on faisait au langage. Il lui était alors apparu comme une évidence qu'écrire des cartes postales était un acte de résistance.)

Tout n'était pas perdu. Ou bien tout ce qui était perdu était en train d'être redécouvert. Il est une mémoire de l'oubli qui vaut mieux que l'oubli de la mémoire. Chercher un mot, savait-il d'expérience, c'était se souvenir qu'on l'avait égaré. Lorsqu'il était retrouvé, il permettait de renouer avec la beauté. La gloire des cartes postales était de permettre à chacun de le découvrir. On écrivait trois, quatre, cinq ou dix mots. En petits caractères, un peu plus. Mais déjà un mot suffisait.

Joie
Rêve
Soleil
Lumière
Souvenir.

Puisque sa théorie était aussi une pratique, il devrait le rappeler, souligner la force et l'évidence de ces mots, leur capacité à produire de la poésie automatique. Il pensait à ceux qui se désolaient de n'avoir pas d'idées pour écrire leurs cartes postales, il pensait d'abord à eux. Avant toute instruction, tout avertissement, toute réflexion ou toute remarque, il fallait leur rappeler qu'on n'écrivait pas des cartes postales avec des idées mais avec des mots, de jolis mots de tous les jours.

Joie

Rêve
Soleil
Lumière
Souvenir.

Ainsi, tandis qu'il marchait dans la rue en réfléchissant à sa "Théorie de la carte postale", était-il passé aux travaux pratiques. Avant même de dire où, quand, comment et pourquoi il aimait les cartes postales, il en écrivait. Il avait trouvé cinq mots, il en trouverait d'autres. Mais avec ces cinq-là, combinés de différentes façons, on pouvait déjà écrire beaucoup de cartes postales. Car certains jours, un mot ne suffisait pas. Il en fallait plusieurs. À son goût, on devait donner l'avantage aux groupes impairs. Lâcher les mots trois par trois pour commencer, comme des fusées multicolores dans le ciel de juillet.

Rêve. Joie. Lumière.
Joie. Soleil. Souvenir.
Lumière. Joie. Soleil.

Puis par cinq, arrangés selon la fantaisie de chacun.

Après cinq mots, on pouvait passer à sept, à neuf, à onze. Il fallait pour cela trouver d'autres mots. À Charles Baudelaire et aux *Fleurs du mal*, il était permis d'emprunter luxe, calme et volupté. Certains jugeaient cela convenu, et même d'une grande banalité, mais il s'en moquait. Il lui avait toujours semblé que ces mots trouvaient naturellement leur place sur une carte postale, qu'elle fût envoyée depuis un cabanon de pêcheur ou un palace, depuis le cap Corse ou la plage de Bray-Dunes. Luxe, calme et volupté. Il avait un penchant manifeste et remarquable pour les mots allant par trois. Il songeait à amour, délice et orgue, trois mots masculins au singulier devenant féminins au pluriel par une originalité de la langue française qui ne laissait pas de l'émerveiller. Luxe, calme et volupté... Amour, délice et orgue... Être français, se disait-il, c'était être heureux en prononçant ces mots et l'être plus encore en les adressant à un ami, calligraphié sur une carte postale.

Mais il ne pouvait pas sans cesse emprunter ses mots aux poètes et aux grammairiens. Il lui fallait, pour les offrir à tous, orner sa théorie et les proposer à la pratique, enfin trouver des mots à lui. Son expérience lui permettait de bien savoir, avec certitude, que les mots avec lesquels on écrit des cartes postales sont des mots d'allégresse et de féerie, des mots bleus, des mots légers, des mots qui montent vers le ciel comme des bulles de savon et s'en vont taquiner les nuages.

Rires
Paix
Silence
Harmonie
Paysages.

La palette s'élargissait, les possibles se multipliaient. Dix mots, on pouvait les laisser galoper par trois, par cinq, par sept ou par neuf. Cette première évidence entendue, on pouvait écrire vingt, trente, cinquante cartes postales. Viendrait plus tard l'envie de trouver des mots plus denses et plus longs, des mots du bonheur toujours, des mots de tous les jours, mais plus amples, plus moelleux.

Plénitude
Émotion
Enchantement
Tendresse
Apothéose.

L'âme légère, il aurait voulu continuer ainsi à l'infini. Tous ces mots, toutes ces cartes postales, c'étaient les rites des vacances, les timbres, les crayons jetés en désordre sur la table. C'était l'improvisation, l'ombre

fraîche derrière les persiennes, les fous rires. On n'est pas sérieux quand on écrit des cartes postales. Ce n'est pas un devoir, c'est un jeu ; ce n'est pas un emploi, c'est un passe-temps. À force de chercher des mots plus amples, plus moelleux, on improvise des exercices de style. Toute idée d'idée abandonnée, on s'amuse. Du plus facile au plus difficile, on commence par s'imposer l'usage de mots de quatre syllabes. Des adverbes par exemple. Ils donnent à peu de frais le ton et le tour d'une lettre de M^{me} de Sévigné à la plus banale des cartes postales : entièrement, absolument, extrêmement, profondément, totalement. À cette liste, il n'oubliait pas d'ajouter l'adverbe divinement, pour lequel la marquise avait de l'affection. "Divinement vôtre"... À la ressouvenance de la marquise de Sévigné, cette formule avait le privilège d'associer celle du marquis de Sade. Mais il oubliait les adverbes tétrasyllabes et passait aux mots pentamètres, revenant aux noms communs et s'imposant toujours l'usage de la rime : déambulation, justification, réverbération, amplification. Et un mot disparu des dictionnaires modernes, retenu en l'honneur de Rabelais : pronostication.

Il pensait souvent à Rabelais. Il se disait qu'on était injuste de faire de cet amoureux délicat de la langue française un écrivain de ripailles et de beuveries. Les voyelles de Rimbaud, A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, émerveillaient petits et grands, mais plus personne ne daignait lire le chapitre du *Quart livre* dans lequel Pantagruel, Panurge et frère Jean des Entommeures embarqués sur l'Océan atteignent les confins de la mer de Glace et rencontrent les paroles gelées qui ressemblent à des dragées *perlées de diverses couleurs*. Quelle page, quelle verve, quelle fantaisie, quelles images, pourtant... "Nous avons vu des mots rouges, des mots verts, des mots bleus, des mots noirs, des mots dorés. Une fois réchauffés entre nos mains, ils fondaient comme neige, et nous les entendions réellement. Il admirait les dons de coloriste de Rimbaud et ses voyelles arc-en-ciel. Mais il lui semblait devoir rappeler les droits d'aînesse des mots rouges, des mots verts, des mots bleus, des mots noirs et des mots dorés de messire François Rabelais.

(Une fantaisie recommandée à tous : rédiger ses cartes postales avec un gros Bic quatre couleurs, le stylo des épiciers et des collégiens, afin de mêler à ses mots bleus, des mots verts, des mots rouges, des mots noirs, comme dans le *Quart livre*. Il existait même des feutres pour compléter l'arc-en-ciel avec des mots dorés.)

Rue des Écoles, le chemin n'est pas très long depuis le croisement avec la rue Monge jusqu'au boulevard Saint-Germain, on marche moins de dix minutes, on est à peine retenu par le collège de France sur la gauche et par la statue de Montaigne sur la droite, mais il avait eu le temps de penser à tout cela, de laisser monter en lui la faim et la soif de dire, l'impatience d'écrire et ainsi battait en lui un seul désir, se mettre à sa "Théorie de la carte postale" et de ne plus s'en laisser distraire.

Se pouvait-il que l'image de son livre, sa musique et son plan se fussent imposés si rapidement ? Quelques semaines plus tard, tandis qu'il séjournait dans un village breton, il lui avait suffi de trouver une autre rue des Écoles, plus petite, plus serrée que celle qu'il connaissait à Paris, pour repenser au projet qui lui était venu, un demi-clair après-midi de juillet, entre la place Maubert et le carrefour de l'Odéon. À vrai dire, il n'avait jamais cessé d'y réfléchir. Il avait même commencé à rassembler de la documentation. Dans *Le Parisien* du 26 juillet 2012, il avait découpé un article intitulé "Un temps à écrire des cartes postales". Sa lecture lui avait appris que trois cents millions de cartes postales étaient vendues chaque année en France, dont deux tiers durant l'été. Trois cents millions de cartes postales pour soixante millions de Français, cela faisait quand même cinq cartes postales par Français et par an... Ce calcul était approximatif.

Il négligeait les cartes achetées par les touristes et toutes celles qui étaient imprimées dans les départements et les territoires d'outre-mer, où les amateurs de photographies timbrées ne manquaient pas, même dans les

plus lointains archipels de l’empire maritime français. Avouerait-il qu’il avait toujours rêvé de recevoir une carte des îles Kerguelen ? Ce compte négligeait les cartes achetées en France par des étrangers, mais il omettait également le nombre incalculable de cartes postales envoyées chaque année par des Français depuis l’Italie, la Suisse, la Grèce, l’Espagne, le Portugal, la Belgique, l’Irlande, le Danemark, l’Égypte, la Turquie, l’Algérie, le Maroc, Israël, les États-Unis, le Canada, le Brésil, l’Uruguay, l’Argentine, la Chine, le Japon ou l’Australie.

Cinq cartes postales par Français et par an lui apparaissait une moyenne défendable... Il aurait aimé savoir ce qu’il en était dans les années 1900. Pour cela, il devrait se rendre en bibliothèque et trouver une histoire générale de la carte postale. Il en existait forcément une, et pas simplement des albums dans lesquels des amateurs passionnés rassemblaient leur collection. Il avait songé également à éplucher la correspondance de quelques écrivains et artistes du XX^e siècle. Ils avaient envoyé des cartes postales au milieu des folies de leur temps. Qu’avaient-ils imaginé pour s’en distraire ? Quels mots, quels poèmes ? Il faudrait chercher.

Mais il ne voulait pas s’enfermer dans l’histoire. Il convenait de demeurer dans la passion. Le passé ne l’intéressait que lorsqu’il durait longtemps et pouvait se conjuguer au présent. “Une théorie de la carte postale, pas une nostalgie”, répétait-il comme un programme. Ce qu’il entendait souligner, à travers un *vade-mecum* de la carte postale, c’était la permanence et l’actualité de cet objet. Car malgré tous les *Shorts Messages Services* qu’on s’échangeait chaque année en France – on avait passé les cent milliards à l’échelle de la planète, les chiffres étaient vertigineux, comme si l’humanité entière passait désormais son temps à caqueter en réseau –, malgré les *Shorts Messages Services*, donc, le numérique, le courrier électronique et les réseaux sociaux, on continuait à s’envoyer des cartes postales sous l’œil d’acier des satellites de télécommunication. Leur temps n’avait pas pris fin et à en croire quelques observateurs autorisés, il n’était pas près de prendre fin. Il l’avait lu noir sur blanc dans *Ouest France*, un journal dont il faisait son pain quotidien en Bretagne : “La correspondance par mail n’aura pas raison de la carte postale.”

Avant de commencer à rédiger sa “Théorie de la carte postale”, il voulait rassembler, tenir et produire des preuves. Des choses lues, des choses vues, des choses entendues. Dans le village breton où il s’était arrêté, la rue des Écoles se prolongeait par une rue de l’Église. Dans cette rue de l’Église, il y avait un bar-tabac-PMU, le Longchamp, avec un store banne en toile verte, des banquettes en skaï vert et deux magnifiques tourniquets à cartes postales. Les ayant aperçus à travers la vitrine, il entra dans l’établissement, avança au fond de la salle, et s’installa au bout d’une banquette, avec à sa droite des anciens qui tapaient le carton en vidant des petits verres de kir, et à sa gauche un présentoir de la Française des Jeux proposant : “Pariez et vibrez.” Il ne souhaitait ni parier, ni vibrer, il voulait écrire des cartes postales. En attendant, il avait soif. Tout ce vert autour de lui, les stores, les banquettes et les bannières publicitaires du pari mutuel urbain, lui avaient donné envie d’un Vittel-menthe. Il lui suffit de passer la commande au garçon pour que lui reviennent immédiatement les vers d’Aragon :

*Je demeurai longtemps derrière un Vittel-menthe
L’histoire quelque part poursuivait sa tourmente.*

C’était dans *Le Roman inachevé*, un poème dont il n’avait retenu que les premiers mots et la chute – “Garçon de quoi écrire”. Il se souvenait pourtant à quelle page il figurait dans son édition de poche du livre. Il avait dû se promettre de l’apprendre par cœur. On se promet d’apprendre des vers, on se promet d’écrire des livres, et l’on passe sa vie à courir après des vers oubliés et des livres qu’on n’écrit pas.

Mais ces deux vers d’Aragon, c’était déjà un bon début pour sa “Théorie de la carte postale”, un très bon début, même. Las d’écouter les joueurs de belote à sa gauche et de se mêler indiscretement à leur conversation – il était désolé par leur trivialité alors qu’il s’obstinait à croire à l’énergie poétique d’une bonne humeur populaire échappée d’on ne sait quel Moyen Âge légendaire –, accablé par leur langage

emprunté aux émissions de divertissement et à la publicité, il but son verre de menthe à l'eau d'un trait, et se dirigea d'un pas décidé vers les tourniquets.

Il vit qu'ils portaient le sigle de l'éditeur Jack, établi à Louannec, dans les Côtes-d'Armor, anciennement Côtes-du-Nord. Puisqu'il s'agissait d'une "Théorie", il convenait d'être précis, et même technique en certaines occasions. Cette marque Jack, avec sa graphie caractéristique, en lettres jaunes sur fond bleu, éveillait en lui des souvenirs. Il lui semblait qu'il s'agissait d'un éditeur renommé dans le Grand Ouest, une maison assez ancienne. Se pouvait-il qu'il conservât la mémoire d'un siècle de cartes postales ? De retour chez lui, il lui suffirait de mettre en marche son ordinateur et de taper quatre lettres sur un moteur de recherche, suivies des mots "cartes" et "postales" pour le savoir. Mais il ne voulait pas procéder de cette manière. Car la composition de sa "Théorie était aussi, était surtout une thérapie, mieux encore : des retrouvailles joyeuses avec des plaisirs démodés. Il fallait renouer avec les cahiers, les crayons, tendre les oreilles, ouvrir les yeux, chercher toute la science de l'univers dans le journal du matin et l'écrire avec la main pour retisser les liens usés entre le monde et les mots. Afin d'en savoir plus sur les éditions Jack, il leur adresserait un mot pour demander une documentation. Écrirait-il au recto d'une carte postale ? Ce serait l'occasion de définir un protocole expérimental.

Au Longchamp, les cartes postales proposées représentaient toutes sortes de panoramas bretons. En format large, il y avait des vues générales, sur lesquelles figurait un menhir, une plage, la côte sauvage ou un bateau de pêche, et des vues particulières, portant des noms de lieux. Dans le format classique, il vit des cartes à recettes, dédiées au far, au kouign-amann, à la cotriade, aux crêpes de blé noir, des Bretonnes en costume et des animaux, chiens, chats, poussins, cochons.

Il choisit une carte à 40 centimes de la série "Couleurs de Bretagne" représentant un phare dans les embruns. "Le phare de la Vieille, était-il indiqué au recto. Il connaissait le phare d'Eckmühl, le Créac'h à Ouessant, le phare du cap Fréhel, mais pas celui de la Vieille. Il le retrouverait quelque temps plus tard sur la couverture de son guide vert Michelin *Bretagne* – édition de 1959 –, et apprendrait, page 160, qu'il s'élevait sur le dernier des récifs granitiques prolongeant l'éperon étroit de la pointe du Raz. À la caisse, il demanda un timbre à 58 centimes, paya et revint à sa place. Sur chacune des huit tables du Longchamp – il avait compté –, des bulletins de jeu pour un loto électronique étaient rangés dans des petits présentoirs en plastique translucide auquel un stylo-bille était attaché par une chaînette. Avec ce stylo, il était permis de parier et vibrer, ainsi que le suggérait la Française des Jeux. Mais il lui vint à l'esprit, puisqu'il était entré au Longchamp les mains vides, qu'il lui servirait aussi bien à écrire sa carte postale et à démontrer, du même coup, la souplesse de l'exercice et la modalité de son budget. En attendant la privatisation intégrale des anciennes PTT, leur déhachelisation, leur fedexisation, le service postal demeurait à peu près accessible à tous. D'où le bonheur d'écrire des cartes postales à l'heure des forfaits téléphoniques ruinant le consommateur.

Il n'avait pas l'intention d'écarter les questions triviales de sa "Théorie de la carte postale". Afin de mesurer la place occupée dans son existence par ce petit rectangle de papier glacé – on imprimait également des cartes postales sur du papier mat –, il entendait parler prix, format, grammage. Il n'avait pas encore commencé la rédaction de son livre, mais il avait dans la poche un petit carnet 11 × 17 cm de 96 pages à couverture rouge dans lequel il prenait des notes. Des cartes postales, il connaissait désormais le poids grâce au pèse-lettre de son bureau de poste – 3 g – et les dimensions standard grâce à son vieux double décimètre – 14 × 9 cm.

Dans un livre de collectionneur feuilleté chez un marchand spécialisé du passage des Panoramas à Paris, il avait trouvé une définition de la carte postale qu'il lui avait semblé utile de recopier : "Imprimé sur un support semi-rigide destiné à un usage postal, pour une correspondance à découvert." Magnifique ! Il sentait bien que cette notion de correspondance à découvert était essentielle, même s'il lui arrivait (rarement) de

glisser ses cartes postales dans une enveloppe. Une carte postale sous enveloppe était-elle encore une carte postale ? La question méritait d'être soulevée et disputée avec autant de rigueur que celle des universaux par les théologiens dans l'Université parisienne du Moyen Âge. Une correspondance à découvert... Ces mots avaient naturellement frappé son imagination. Et l'avaient obligé à en convenir : qu'on exprime l'amour ou la haine, son orgueil ou son dépit, sa révolte, son anxiété, sa sérénité, son agacement, son admiration, sa confusion, sa curiosité, son éblouissement, son euphorie ou sa délivrance, lorsqu'on le fait sur une carte postale, on le fait de manière publique et assurée. C'est l'essence même de la chose. À ce propos, il était naguère tombé sur un article imbécile publié dans un grand quotidien en plein mois d'août. Était-ce toujours au cœur de l'été que les gazettes racontaient n'importe quoi ? À en croire l'auteur de ce texte, le défaut de la carte postale était de manquer de confidentialité... Véridique !... Noir sur blanc que c'était écrit... Dans un grand journal... Et ce n'était là qu'une tare parmi d'autres... D'après le signataire de l'article, la carte postale avait une influence funeste sur le style... Il comprenait où le zigue voulait en venir... Les apocopes, les aphérèses, les abréviations, les mots scalpés... Il s'en était frotté les yeux... Et ce n'était pas tout... Indiscreète et cacographe, la carte postale était par ailleurs accusée d'être ruineuse... Trois fois plus chère qu'un SMS !... Mais beaucoup moins chère, avait-il pensé avec rage, que le journal qu'il avait jeté dans sa corbeille à papier.

Qu'un gogo parle, que la bêtise fuse, que le mensonge infuse et immédiatement il se mettait en colère, alors qu'il eût été plus simple, beaucoup plus simple, pour avancer dans le monde et la vie, de ne jamais rien voir, de ne jamais rien entendre, de ne jamais rien dire, et surtout de ne jamais se souvenir, de *perdre la mémoire avec la voix*, ainsi que l'écrivit, il y a bien longtemps, un sénateur romain accablé par la brutalité de son époque. Pourquoi s'était-il une fois encore laissé distraire de son objet par le souvenir d'une menterie lue dans le journal ? Qu'est-ce qui n'allait pas ? Il aurait mieux fait de rester avec Aragon, lui qui ne négligeait pas les cartes postales. Le fou d'Elsa en collait sur les murs de sa chambre et en glissait dans ses poèmes :

*Tu m'as quitté comme une phrase inachevée
Un objet par hasard une chose une chaise
Une villégiature à la fin de l'été
Une carte postale dans un tiroir.*

Si Aragon savait que le destin d'une carte postale pouvait s'achever dans les replis soyeux de l'histoire littéraire lorsqu'elle avait la chance d'échapper à l'oubli au fond d'un tiroir, il n'oubliait pas que tout commençait souvent au bistrot, par une pensée soudaine, le sentiment du bonheur aperçu dans le marc, une image de l'avenir, une amitié retrouvée dans les reflets du zinc. L'angoisse de l'amour ou la certitude du bonheur se compactaient alors en une envie irrépissable, commandant la formule que le poète avait reprise : "Garçon de quoi écrire".

C'était quelque chose, se disait-il, ce vers bien sonnante du *Roman inachevé*. Né en Europe occidentale au début des années 1970, il n'avait jamais eu l'occasion d'entendre cette formule, et ne s'était pas aventuré à la lancer à la cantonade. Trop longtemps, déjà, que l'usage s'en était perdu.

Il eût fallu avoir connu la mélancolie des paquebots, la volupté des palaces, le tac-tac tac-tac des wagons-lits, la profondeur des vieux cafés. À Saint-Germain-des-Prés, entre la rue Saint-Benoît et la rue Mabillon, seuls quelques importants flanqués de jeunes femmes nerveuses faisant crisser leurs ongles vernis sur leur tablette électronique s'employaient à prolonger la pièce, longtemps après que le rideau était tombé. Ces diplodocus, lui avait soufflé un ami, rêvent d'écrire un jour à l'encre violette, sur des bostols à en-tête de l'Académie française, des mots empesés commençant par : "Mon cher confrère..." Ne nous moquons pas :

laissons les morts enterrer les morts.

Nous savons donner notre vie tout entière tous les jours.

Voici le temps des cartes postales.

d'après Arthur Rimbaud

Dans sa “Théorie”, il voulait rappeler qu’écrire une carte postale était la chose la plus simple du monde quand il s’agissait de reproduire les couleurs du bonheur. Il aimait commencer par la saison, comme dans les vieux poèmes japonais, puis évoquer quelques objets ou quelques fruits posés sur la table.

Printemps

Un bouquet de fleurs

Une carafe d’eau fraîche

Les premières cerises.

Au lendemain d’un splendide réveillon, avec vins fins et plats choisis, il était lyrique et prêtait volontiers des sentiments aux aliments.

Noël

Orgueil des homards

Superbe des dindes

Fierté des sorbets.

Pour un repas d’anniversaire, il faisait des rimes avec la joie des convives et poussait l’audace jusqu’à éluder l’auxiliaire.

Quinze bougies de septembre

Pauline heureuse

Anne rieuse

Billie bagarreuse.

Il était important de se souvenir du cycle des saisons. Et de faire leur place aux notations climatiques, inspiré par la netteté des bulletins météorologiques. Comme Saint-Exupéry dans *Vol de nuit* : “Ciel pur, pleine lune, vent nul.” Certains jours, songeait-il en faisant tourner son crayon entre ses doigts, écrire une carte postale consistait simplement à poétiser le calendrier et la météo. “Août, soleil rouge”, “Février, lune froide”, “Avril, grand vert”, “Octobre, mystère bleu”.

Il aimait entendre dans toutes ces notations quelque chose d’intemporel. Il n’avait pas envie de vivre le présent comme un souvenir. La carte postale restait dans sa vie et dans celle de ses contemporains un objet très actuel – un bonheur en actes. C’était une chose qu’il raconterait dans sa “Théorie de la carte postale”. Depuis qu’il pensait à son livre, il portait un regard nouveau sur les cafés, les bureaux de tabac, les librairies, les marchands de journaux. Il lui semblait voir des cartes postales partout... À la réception de l’hôtel où il était descendu l’autre jour, au syndicat d’initiative où il s’enquérissait de l’horaire des bateaux pour Guernesey... Et même dans l’église, où des gisants de pierre du XIV^e siècle avaient retenu son attention, même au supermarché où il était entré pour acheter un litre de lait. À l’église ! Au supermarché ! Allez savoir pourquoi... Mais s’il avait vu des cartes postales représentant l’église au supermarché, il n’avait pas trouvé, Dieu soit loué, de cartes postales représentant le supermarché à l’église... Cela viendrait peut-être... Qui a dit qu’on n’arrêtait pas le progrès ? Dans ce monde de perfection technologique qui prenait jour après jour une allure de cimetière des belles choses, il faudrait quand même s’interroger sur cette résistance d’un passe-temps qui loin d’apparaître suranné – comme celui de monter à cheval, de boire l’eau du puits, de fumer son jambon dans la cheminée ou de dire la vérité –, apparaissait sans cesse renouvelé. Écrire des cartes postales ! Cette formule suscitait en lui on ne sait quel frémissement secret, sans qu’il eût besoin de le

prononcer à voix haute. Écrire des cartes postales ! Lorsqu'il aurait achevé la rédaction de sa "Théorie", qu'il en aurait saisi le manuscrit, tendrement, sans lenteur, avec un doigt de la main droite et un doigt de la main gauche, et qu'il le présenterait à son éditeur, c'est peut-être le titre qu'il devrait lui proposer. Le mot de théorie lui tenait à cœur, il savourait sa forme, son idée, sa sonorité, il aimait ce *th* si parfaitement grec, il pressentait qu'il pourrait se prêter à quelque lacanerie – Théo-rit : Dieu se réjouit de la carte postale –, mais il voyait bien que sa densité et sa majesté étaient le signe de quelque chose qui pouvait effrayer ses contemporains. On n'était même plus dans l'âge de fer, on était dans l'âge du coton. Il était dangereux d'écrire trop classique, comme on sculpte le marbre de Paros : à la pointe et au burin. Ce monde agité n'avait plus la tête aux choses sérieuses. "Écrire des cartes postales" était sans doute une proclamation moins orgueilleuse, un menu plus digeste et un programme mieux adapté au *tu vois ce que je veux dire, enfin bon quoi, chacun son style...*

Il y avait bien des choses à raconter sur les cartes postales, il ne devait pas s'arrêter à ces questions de titre, ni s'arrêter à rien. Son souhait était d'abolir les frontières, de s'aventurer à l'étranger. Il évoquerait cette carte postale de la place Tiananmen postée de Pékin à un ami le jour de ses cent ans – son ami avait mis trente-six mille cinq cent vingt-quatre jours à traverser son siècle, cette carte chinoise avait mis dix jours à traverser le monde. Il parlerait de ces cartes aux couleurs passées de l'Algérie française dénichées à Oran parmi des vues colorées de l'Algérie d'aujourd'hui – il les avait déposées dans une boîte aux lettres à l'aéroport Ahmed-Ben-Bella après avoir recopié une phrase d'Albert Camus au recto : "Les curieux événements qui font le sujet de cette chronique se sont produits en 194., à Oran. De l'avis général, ils n'y étaient pas à leur place, sortant un peu de l'ordinaire."

Il raconterait l'histoire de cette carte postale de Valparaiso qu'il n'avait jamais réussi ni à affranchir, ni à envoyer. D'un format un peu plus large que d'ordinaire, elle représentait les maisons aux murs bleus, verts, rouges, roses, ocre et violets du *cerro Alegre*. Passé l'ouragan d'une dictature militaire et celui d'une révolution libérale, le service public des postes chiliennes semblait s'être volatilisé. Si écrire des cartes postales est un jeu, les expédier peut s'avérer une épreuve. On peine parfois à acheter des timbres, on a du mal à trouver une boîte aux lettres.

Un ancien facteur lui avait rapporté qu'il avait existé un temps où, dans les grandes villes, les boîtes aux lettres étaient relevées six fois par jour. Autant de levées, autant de tournées. Cela éclairait ces cartes postales à l'énoncé presque fabuleux pour un spectateur du XXI^e siècle : "Ne pas venir avant huit heures."

En 1950, des cartes postales affranchies avec un timbre spécifique portant le cachet des territoires des Terres australes et antarctiques françaises furent envoyées de Terre Adélie, possession française sur la terre ferme d'Antarctique. Ces cartes rarissimes avaient une fameuse valeur de collection. Sur la lune, pourquoi Armstrong n'avait-il pas écrit une carte qu'il aurait rapportée sur la Terre après l'avoir affranchie et oblitérée sur place ? "*From the Moon with love. Neil.*"

Il songeait maintenant à sa carte. Au verso représentant le phare de la Vieille, il devait faire l'hommage d'un recto joliment calligraphié. Depuis combien de temps était-il installé à cette table du Longchamp ? En relevant la tête pour observer la salle devant lui, il lui sembla qu'il avait changé de place ; dehors, le ciel était très blanc. Tout à l'heure, lorsqu'il était entré dans le café, qu'il avait commandé un Vittel-menthe et qu'il avait acheté une carte postale, la matinée était radieuse, lumineuse, malgré un léger voile nuageux qui n'empêchait pas le soleil de chauffer les pierres. La carte postale était posée devant lui, il était toujours assis au Longchamp, mais un jour, une nuit et un autre jour avaient passé depuis lors.

Il était donc parti. Et revenu. Il prenait des habitudes. À chaque fois, c'était ainsi qu'il trouvait le moyen

d'écrire un livre, avec des horaires fixes, un coin dédié dans la maison ou au café, un cahier, un crayon de papier. Il aimait l'encre de Chine, avec une prédilection pour la couleur havane, il aimait les stylos-plumes, bien qu'il eût l'habitude de les égarer et qu'il n'en possédât aucun de valeur, ni Dupont, ni Montblanc. Mais il lui était difficile d'écrire à l'encre, il en tachait ses doigts, il en tachait les pages de ses cahiers et la couverture de ses livres, ses cartouches se vidaient dans ses poches. Un crayon, un petit cahier et une gomme composaient décidément son bagage favori d'écrivain, même s'il prenait généralement le soin de garder un stylo-bille *par-devers lui*, comme disait joliment sa grand-mère, au cas où l'envie subite lui viendrait d'écrire une carte postale ; c'était une chose qui lui était arrivée, assez souvent. Il en rappellerait plus loin les circonstances variées.

Une carte postale au temps des SMS, c'était la revanche de la relation concrète.

Il se souvint alors d'un ami qui ne partait pas en vacances, un ami assez furieux dans son genre, très furieux même, joueur d'échecs et lecteur des romanciers russes, drôle et cultivé, qui avait décidé depuis bien longtemps de mener la vie farouche d'un loup solitaire, loin de la horde et de son ordre dégradant. C'était à lui qu'il devait envoyer une carte postale. Son ami aimait Aragon, ils en avaient souvent parlé ensemble, il saurait le reconnaître derrière une carte postale anonyme portant les mots "Garçon de quoi écrire" postée en Bretagne au milieu du mois d'août.

Devinez qui vous écrit aujourd'hui...

La carte postale anonyme n'a rien à voir avec la lettre anonyme. C'est une tout autre chose. Si toute carte postale ressortit au jeu, la carte postale anonyme est le Grand Jeu. Entre amants, entre amis, entre parents ou simplement entre collègues de bureau ou compagnons de bistrot, elle procède d'un subtil dispositif allusif qui fait sonner les souvenirs et chatouille la mémoire. C'est mieux qu'un clin d'œil, c'est le code secret de l'amour et de l'amitié. Ceux qui savent seuls comprennent.

À sa femme, il écrirait une date

À cet ami, un nom de lieu

À cet autre, une prophétie

À un troisième, une charade

À son premier frère, un nom de vin

À son second frère, le titre d'une chanson

Pour ses parents, il trouverait une carte postale représentant un dessin de Picasso date du lendemain de sa naissance. *Many years ago*

À un supporter, il enverrait la marque d'un match de football (et s'il appartenait à la catégorie des connaisseurs, la marque à la mi-temps)

À un gourmand, un nom de plat

À un joueur, le tiercé dans l'ordre

À un mélomane, une partition manuscrite

À une cave, une bafouille en argomuche

À un méfiant, un avertissement : "Ils arrivent"

À un sentencieux, une maxime

À un marin, la météo du jour : "Pas d'avis de coup de vent, mer belle"

À un naïf, la vérité

À un important, une flatterie

À un ennemi, un compliment

À un lecteur, merci.

Il aimait ce dernier mot, ce merci qu'il imaginait tracé avec d'élégantes lettres à l'encre violette. Il rêvait d'une carte postale à l'évidence absolue. Elle aurait la clarté de cette dédicace sur un exemplaire des *Fleurs du mal* conservé à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet : "À M. Victor Hugo / C. B." Cet autographe le faisait rêver, comme le faisait rêver le mot de remerciement du reclus d'Hauteville House à Charles Baudelaire : "J'ai reçu votre noble lettre et votre beau livre. L'art est comme l'azur, c'est le champ infini : vous venez de le prouver. Vos Fleurs du mal rayonnent et éblouissent comme des étoiles. Je crie bravo de toutes mes forces à votre vigoureux esprit. Permettez-moi de finir ces quelques lignes par une félicitation. Une des rares décorations que le régime actuel peut accorder, vous venez de la recevoir. Ce qu'il appelle sa justice vous a condamné au nom de ce qu'il appelle sa morale ; c'est là une couronne de plus. Je vous serre la main, poète."

Je vous serre la main, poète... Enfant, ce tréma l'émerveillait, il ne lui serait jamais venu à l'esprit d'écrire poète autrement qu'à l'ancienne. Ces deux petits points posés sur la page comme deux yeux noirs plantés au milieu d'un visage, épiant le lecteur pour le mettre en demeure d'être attentif, lui semblaient mieux qu'un signe distinctif. Il y voyait un certificat de garantie, un brevet de noblesse. Je vous serre la main, poète... Ce mot de la fin était à la fois un plaisir absolu et un enchantement pur, il le rendait songeur. Il avait la furieuse envie d'acheter deux, trois, de nombreuses cartes postales et de le recopier sans délai pour quelques-uns de ses amis. Il connaissait des écrivains, des vigneron, des cuisiniers. Ils comprendraient, ils adoreraient. Je vous serre la main, poète. Il retenait cette formule pour sa "Théorie de la carte postale". En toutes circonstances, il la conseillera à tous. Texte à envoyer à l'auteur d'un grand roman ? Je vous serre la main, poète. À un lycéen reçu à son bac ? Je vous serre la main, poète ? Au héros d'un esclandre ? Je vous serre la main, poète. À un ami tombé amoureux de la plus belle femme de Paris ? Je vous serre la main, poète. À un insolent giflé par un membre de l'Académie française ? Je vous serre la main, poète. À un joueur de rugby auteur d'un essai de quatre-vingts mètres ? Je vous serre la main, poète. À un atrabilaire emmené au violon par les pandores pour ivresse publique et manifeste ? Je vous serre la main, poète. À un camarade reclus six mois en ermite dans une cabane en bois au bord du lac Baïkal ? Je vous serre la main, poète. À un cuisinier breton inaugurant à Paris son troisième restaurant ? Je vous serre la main, poète.

Hugo après Rimbaud, Rimbaud après Rabelais, Rabelais après Mallarmé... Il avait le sentiment d'abuser des citations... Il connaissait des lecteurs que ça chiffonnait, des méfiants qui reniflaient le contrebandier, le pasticheur, l'écornifleur doué pour s'approprier en loucedé les mots des autres... Qu'y pouvait-il ? Il avait beau faire, beau essayer de réinventer ce que de bons écrivains avaient admirablement exprimé avant lui, les belles phrases qu'il avait envie de calligraphier sur ses cartes postales étaient souvent celles des autres... "Bon Dieu, je voudrais me balader dans cette ville toute ma vie !" ... Ernest Hemingway pour célébrer toutes les capitales du monde... "Tout a changé en Bretagne, hors les vagues qui changent toujours" ... Chateaubriand pour fêter la côte sauvage... "Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ? Que ce soit aux rives prochaines" ... Jean de La Fontaine pour composer un épithalame... "Ce que j'ai aimé le plus au monde ne pensez-vous pas que ce soit les femmes, l'alcool et les paysages ?" ... Paul-Jean Toulet pour gratter la corde des regrets... "Peut-être le bonheur n'est-il que dans les gares !" ... Charles Cros pour une arrivée à Montparnasse... "Un jour nous prendrons des trains qui partent" ... Antoine Blondin pour un jour de grève... "Dans Venise la rouge pas un bateau ne bouge" ... Musset pour une promenade en gondole... "J'adore cette ville. / Saint-Paul est selon mon cœur. / Ici nulle tradition / Aucun préjugé. / Ni ancien ni

moderne”... Blaise Cendrars pour une arrivée à São Paulo... “Valençay, Saint-Aignan et Langeais, Chenonceau et Chambord, Azay, le Lude, Amboise”... Charles Péguy pour une dérive dans la Loire... “À la gare de Perpignan, j’ai eu une vision exacte de la constitution de l’univers”... Dali pour une échappée catalane...

Toujours attablé au Longchamp, au fond à droite, près du présentoir de la Française des Jeux, il contemplait la carte du phare de la Vieille posée devant lui avec, dans le regard, une étrange manière de tendresse. Pour son ami joueur d’échecs, enfin il traça quatre mots de son écriture aux lettres rondes : “Garçon de quoi écrire”. Pas un mot de plus. Son ami reconnaîtrait immédiatement et l’auteur du vers et l’expéditeur de la carte. Il compléta les rubriques conçues pour recevoir l’adresse du destinataire, se leva, sourit. Écrire une carte postale était décidément un jeu.

“En France, quatre mille boîtes aux lettres ont été fermées l’année dernière à la campagne” (les journaux). Voilà le genre d’information qu’il n’aimait pas lire dans le quotidien du matin. Surtout que le mot “fermées” était un euphémisme. Il fallait entendre quatre mille boîtes aux lettres déboulonnées, démontées, réformées, peut-être même détruites. En bas de chez lui, accolée au mur de son immeuble, il y avait encore une boîte aux lettres jaune, une Dejoie modèle 1980, relevée tous les jours sauf le dimanche, à 13 h 30 du lundi au vendredi, à 10 heures le samedi. Il avait de l’affection pour cette Dejoie jaune fabriquée à Nantes en 2007 ainsi que c’était indiqué sur le côté. C’était une compagne à laquelle l’attachaient de vieux souvenirs ; quand il glissait une carte à l’intérieur, il lui arrivait de lui dire merci, comme à un ami auquel on confie un secret. Mais il pressentait avec angoisse le jour où ce truchement mimosa de ses bonnes et mauvaises humeurs, ce comprador de ses mots rouges, de ses mots verts, de ses mots bleus, de ses mots noirs et de ses mots dorés allait disparaître, sans qu’on eût prévenu personne et sans que personne ne s’en désolât. Au fait, combien restait-il de boîtes aux lettres jaunes en France – dans de rares endroits, on en trouvait encore des bleues et des bronze ? Cent quarante-cinq mille à en croire l’article qui avait suscité son effroi. Au train où allaient les choses, cela laissait encore quarante ans pour pouvoir poster ses cartes postales au coin d’une rue, au bout d’un quai ou dans le hall d’un aéroport. Au train où allaient les choses.

Voilà maintenant ce qu’il pensait : parmi les rares personnages destinés à demeurer populaires dans un monde qui ressemblait chaque jour davantage à une société anonyme, il y avait le facteur. Et cette popularité, pensait-il sans pouvoir en avancer la moindre preuve, tenait en grande partie au service des cartes postales.

En rentrant chez lui par un chemin de terre ouvert à travers les champs de blé, il inspira longuement en regardant les grands arbres frissonner au loin. Il avait jeté sa carte dans une boîte aux lettres jaune. La Bretagne verte et grise était belle. Un immense bonheur l’envahit. Il aimait les paysages choisis, les lieux où souffle autre chose que le vent. Soudain, il se souvint d’un dimanche matin où il s’était promené à Pau, la ville aux belles pierres. Il avait descendu la rue du maréchal Joffre, remonté la rue des Cordeliers en humant l’odeur du bonheur dans l’air béarnais. Sensible aux architectures anciennes, aux perspectives généreuses, il avait vu trois palmiers qui lui avaient fait songer à des contrées très lointaines et très belles. Il avait laissé le palais de justice sur sa droite, continué à marcher dans la ville encore endormie et presque déserte à cette heure. Il avait atteint la rue d’Orléans, avec le terrain militaire et la caserne Bernadotte tout au bout. Il s’était souvenu que son père avait passé son brevet de parachutiste à Pau. En quelle année ? En 1964, peut-être, tandis que la Section paloise remportait le championnat de France de rugby avec quinze joueurs dont il pourrait un jour énumérer les noms sur une carte postale : Ruiz, Abadie, Etcheverry, Doumecq, Saux, Vignette, Cazabat, Moncla, Dulucq, Capdouze, Clavé, Piqué, Rouch, Lhande, Toyos... Il avait des amis

amateurs de joutes sur le pré autour d'un ballon à deux bouts que cela ferait hurler de joie de recevoir une telle carte postale. Aux artistes, ces quinze noms rappelleraient que toute énumération compose un poème automatique.

Nom de couleurs : jaune, bleu, blanc

Nom de constellations : Céphée, Persée, Cassiopée – minuit au mois d'août

Noms d'épices : rocou, girofle, cardamome

Noms de nuages : cirrus, stratus, cumulonimbus.

Nom de villes, noms de rues, noms de fleuves, noms de poissons, noms d'oiseaux, noms de fromages, noms de vins, noms d'écrivains, noms de montagnes... Quand on énumère, la poésie gicle. Entendez ce simple et éternel poème de la langue française : bijou, caillou, chou, genou, hibou, joujou, pou... Ainsi une carte postale permettait-elle quelquefois de redécouvrir le bonheur éternel de l'énumération dans un monde qui ne parlait plus que le langage binaire des ordinateurs.

Arrivé au numéro 16 de la rue d'Orléans, cependant, il n'avait plus la tête ni au rugby, ni aux énumérations. Il s'était arrêté au pied d'une maison de deux étages à la façade carrée et aux murs gris qu'il était heureux de retrouver. Il avait levé les yeux vers une plaque qui ne lui apprit rien, mais qui l'avait ému comme la première fois.

LE 15 JUIN 1867
PAUL-JEAN TOULET
POÈTE ROMANCIER ESSAYISTE
EST NÉ DANS CETTE MAISON

Auteur d'une poignée de romans de grand style, de contes précieux, de journaux de voyage et d'un unique recueil de poèmes publié quelques mois après sa mort, *Les Contrerimes*, Paul-Jean Toulet n'avait pas fini de se rappeler à son bon souvenir. Un poète étonnant, ce Toulet, qui s'était attribué un deuxième prénom afin que ses initiales fussent plus jolies brodées sur ses mouchoirs. L'énoncé de son nom ressuscitait la bohème parisienne des années 1900. Né en Béarn, mort à Guéthary, sur le rivage basque, en 1920, cet enchanteur n'était pas un écrivain que pouvait négliger l'amateur de cartes postales. En songeant à ce troubadour friand de vins dorés de Jurançon, de jeunes filles vertes et de soirs écarlates sur les étangs bleus, il avait descendu la rue de Liège jusqu'à la place de Gramont, jeté un coup d'œil au château sur sa droite, puis continué dans le matin froid jusqu'au boulevard des Pyrénées, presque désert à cette heure. Place Royale, il était allé saluer la statue d'Henri IV, dont il possédait une carte postale ancienne imprimée par les Galeries Modernes, sans lieu ni date. Solennellement, il s'était incliné devant le monument : c'est au Béarnais qu'on devait la mise en place du service public de la Poste aux lettres, lorsque les courriers du roi furent autorisés à acheminer la correspondance des particuliers par un édit promulgué en 1603, quinzième année de son règne.

En songeant aux bénéfiques de ce service public et aux périls qu'il encourait, il avait avancé sur la corniche, puis s'était arrêté au-dessus du gave et de la gare, avec la montagne aux cimes enneigées en toile de fond. La vue était si belle par ici.

À l'ouest, il avait reconnu les collines de Jurançon ; à l'est, les villages de Gélos, Lézons, Mazères, Uzons, Rontignon, Narcastet, Baliros... Face à lui, le pic de Cézy, le pic du Midi d'Ossau, le pic d'Aule et le pic de Sesques... Énumération, énumération...

Frémissant de joie face à ce panorama choisi, il n'avait rien trouvé de mieux à faire que de réciter une contre-rime de Paul-Jean Toulet.

*D'une amitié passionnée
Vous me parlez encor,
Azur, aérien décor,*

Fantaisiste et miniaturiste, gardien jaloux du secret de l'accélération de la langue française, de ses obscurités, de ses merveilles, de ses orages et de ses brusques rayons de soleil, Toulet était décidément un poète à cartes postales. D'abord parce qu'il aimait les paysages et les noms de pays : il savait en deux mots dire où il était – ou bien quel lieu hantait sa mémoire. Tout faiseur de canes postales devait connaître ses vers par cœur et savoir s'en inspirer. Le poète qui chaussait des espadrilles et coiffait un béret pyrénéen avant d'aller s'étioler en buvant des petits verres d'absinthe au café de Madrid à Guéthary avait l'art des mises à feu.

“Alger, ville d'amour...”

“Sur Versailles la rousse...”

“Sur le canal Saint-Martin...”

“J'ai connu dans Séville...”

“Dans Arle, où sont les Aliscams...”

“Palerme, où naquit Galien...”

“Bayonne ! Un pas sous les arceaux...”

“Ô France, et vous île de France...”

“J'ai trouvé mon Béarn le même...”

“Bénarès, dont le nom est rempli de parfums...”

“Saigon : entre un ciel d'escarboucle / Et les flots incertains...”

Après les saisons et les climats, les paysages... Après les paysages, les noms de lieux... Il sentait son projet de livre cristalliser une esthétique à laquelle il aspirait depuis des années. Elle s'était d'abord organisée en désordre, à partir d'un bric-à-brac d'intuitions, d'une confusion de mots et d'images poursuivies dans ses rêves, de sensations qui macéraient au fond de sa mémoire, entièrement, absolument, extrêmement, profondément, totalement, divinement, de règles empruntées aux uns et aux autres – méfiez-vous du passé composé –, de méthodes improvisées mises en pratique dans ses romans, de poèmes qu'il n'avait pas cessé de se réciter depuis des années, sans s'être vraiment posé la question de leur sens, ni même demandé s'ils racontaient quelque chose en relation avec son existence – de poèmes qui pourtant constituaient le fonds de son imagination, la matière de sa langue et le mobile de sa vie.

*Dans Arle, Où sont les Aliscams,
Quand l'ombre est rouge, sous les roses,
Et clair le temps,*

*Prends garde à la douceur des choses.
Lorsque tu sens battre sans cause
Ton cœur trop lourd ;*

*Et que se taisent les colombes :
Parle tout bas, si c'est d'amour,
Au bord des tombes.*

Plus le moment de se mettre à écrire approchait, plus son livre lui semblait destiné à organiser ces trésors en étoile en les liant avec du joli fil doré – comme dans la comptine.

Il n'avait pourtant cherché ni justification, ni prétexte, mais plutôt un supplément d'enthousiasme, lorsque pour la première fois, il avait osé prononcer les mots “Théorie de la carte postale”. Ce jour-là, son livre était-il écrit ? Il lui semblait bien... Comme étaient écrits quelques autres livres dont il avait un jour eu l'audace de prononcer le nom, sans en connaître ni le premier, ni le dernier mot, sans savoir à travers quelle

forêt *e aspra e forte* il irait de celui-là à celui-ci. Mais tout indiscret et tout embarrassante qu'elle fût, cette question, même résolue, ou supposée l'être, en dissimulait une autre, plus lourde et plus grave, qu'il ne pouvait pas s'empêcher de poser dès qu'il avait écrit une phrase qui lui semblait avoir un peu de vitesse, un peu de velours, un peu de couleur – une phrase qui tenait debout. Cette question revenait sans cesse, la main posée sur un livre de trois cent cinquante pages ou sur une carte postale aimablement tournée. Quel est celui qui écrit pour moi ? Quel est celui qui écrit à travers moi ? Il ne savait pas le dire. Il avait la sensation de se promener dans ses souvenirs comme un cinéaste en repérage dans une grande ville ou un vagabond égaré dans un pays sans frontières. Il accédait à certaine inspiration supérieure. L'heure venait, rêvait-il, où il allait pouvoir troquer ses trésors contre des diamants. C'était *La Laitière et le Pot au lait* sans cesse recommencé, Jean de La Fontaine toujours ressuscité...

Quel esprit ne bat la campagne ?

Qui ne fait châteaux en Espagne ?

Picrochole, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,

Autant les sages que les fous.

Chacun songe en veillant ; il n'est rien de plus doux.

Depuis quelques semaines, les vers appris autrefois lui revenaient sans peine. Il n'avait plus besoin de les poursuivre dans les plaines et les vastes palais de sa mémoire – "*in campos et lata praetoria memoriae*", écrivait Augustin dans ses *Confessions*, dont il aurait pu s'inspirer pour rédiger une carte postale en latin. Ces vers grattaient à la porte, comme si chacun d'eux voulait s'assurer une place d'honneur dans sa "Théorie de la carte postale". Mais ce n'était pas tant à l'art du poète que lui avait fait songer la fable de Perette qu'à celui du moraliste. La carte postale avait beaucoup à gagner à l'école de la forme brève où s'illustra La Rochefoucauld. Une idée générale, un ton sentencieux et le recours orgueilleux à la deuxième personne du pluriel ou au pronom indéfini "on" permettaient de donner un style nouveau et une allure Grand Siècle à une carte postale de vacances.

... Si on avait plus souvent la tête à juillet, on l'aurait moins souvent aux bêtises... C'est un cruel tour que nous joue le mois d'août en ne durant que trente et un jours... Ce que nous appelons la Provence n'est que l'autre nom de la chance... Ce qui nous fait si tendrement aimer la Bretagne, c'est qu'on n'y est jamais déçu lorsqu'il se met à pleuvoir... On a bien de la chance de passer l'hiver à Patrimonio... À remuer la mer, on finit souvent par être d'humeur bleue... Soleil rouge, personne ne bouge... Nul n'est censé ignorer l'amour... Ici, et la mer et le soleil peuvent se regarder en face... Cet état liquide du désir qu'on appelle l'Atlantique... Ne rien faire est difficile et pourtant tous y parviennent... On cherche le bonheur dans les affaires du monde et on le trouve dans une chaise longue... La vérité d'un homme est dans ses lunettes noires... Un coup de soleil n'est souvent qu'un excès de gourmandise... Il nous reste assez de cœur pour penser à ceux qui travaillent... On n'étaie rien si bien que son bonheur et sa crème solaire... Riez toujours... Ne comptez plus...

— Ça te vient tout seul ?

— Tout seul. Et j'ai mieux encore. Des tournures plus lapidaires, commençant par "On ne devrait jamais..." ou bien "On devrait toujours..." Elles permettent de découvrir le secret du mouvement perpétuel et d'écrire des cartes postales de grand style avec une finition à la feuille d'or qu'on dirait polie avec la main.

— Quel genre ?

— On ne devrait jamais manquer de glaçons... On devrait toujours renouveler les consommations... On ne devrait jamais se lever avant la tombée du soir... On devrait toujours se coucher après l'aube... On ne

devrait jamais quitter Saint-Malo... On devrait toujours prendre des bains de mer... On ne devrait jamais faire des phrases trop longues en juillet... On devrait toujours envoyer des bisex à la lune... On ne devrait jamais oublier que le soleil ne peut pas briller pour tout le monde... On devrait toujours dire adieu aux nuages... On ne devrait jamais s'arrêter d'être heureux avant d'avoir compté les étoiles jusqu'à mille... On devrait toujours chanter avec les colibris... On ne devrait jamais se moquer des mouettes... On devrait toujours saluer les hirondelles... On ne devrait jamais poser un cœur froid sur le sable chaud... On devrait toujours jeter ses chagrins à la mer...

— On continue ?

— On continue.

On ne devrait jamais se laisser déranger par son réveil... On devrait toujours laisser entrer le soleil par la fenêtre... On ne devrait jamais prendre de billet de retour... On devrait toujours partir sans laisser d'adresse... On ne devrait jamais faire la vaisselle... On devrait toujours faire la sieste... On ne devrait jamais avoir de programme... On devrait toujours oublier sa montre... On ne devrait jamais compter le temps qu'il reste... On devrait toujours écrire des cartes postales...

— J'adore. Plus ça avance, plus tu vas vite.

— Tu as pensé à acheter des cartes postales ?

— J'en ai plein mon sac.

— Et des timbres ?

— J'en ai pris deux carnets.

— Tu as un stylo ?

— Toujours.

— Des crayons de couleur ?

— Évidemment.

— Alors on poursuit.

On devrait toujours prendre l'avion... On ne devrait jamais rester chez soi... On devrait toujours prendre le train... On ne devrait jamais hésiter... On devrait toujours s'émerveiller... On ne devrait jamais se poser de questions... On devrait toujours perdre son temps... On ne devrait jamais négliger l'Italie... On devrait toujours revenir à Lisbonne... On ne devrait jamais oublier qu'ailleurs est un mot plus beau que demain... On devrait toujours se souvenir que la vie ne suffit pas.

— C'est tout ?

— On ne devrait jamais arrêter.

— On devrait toujours savoir la suite.

— On ne devrait jamais hésiter.

— On devrait toujours improviser.

— Pas mal.

— On va pouvoir en écrire des cartes postales.

— On commence.

Il était toujours en Bretagne, toujours marchant sur un chemin de terre, toujours à travers les champs de blé, le ciel au-dessus de sa tête était d'un bleu constant, le soleil se laissait gentiment taquiner par les nuages, un vent doux venait de la mer, et des goélands portés par les courants aériens se faisaient une joie de surfeurs. Au milieu des oiseaux marins passait un petit avion de tourisme, un Cessna monomoteur à ailes hautes. Levant les yeux, il hâta le pas. Sa femme et ses enfants l'attendaient, ils savaient qu'il pensait à un livre, qu'il y réfléchissait de plus en plus fort, ils connaissaient son titre et allaient lui en parler, lui poser des questions au moment où il s'installerait autour de la table pour manger avec eux du lieu grillé, sinon des maquereaux de ligne cuisinés au vin blanc ou un poulet cuit en cocotte.

*There is a Postcard of Love
And there is a Postcard of Deceit
And there is a Postcard of Postcards
In which these two Postcards meet.*

d'après William Blake

Il y avait beaucoup de choses à raconter sur les cartes postales. Tant d'usages différents pour tant de lieux variés à recenser. Aujourd'hui, il songeait à toutes les cartes postales qu'il avait reçues, rangées dans des boîtes, qu'il n'avait pas regardées depuis des années ; il repensait aux cartes anciennes rapportées de ses voyages ; elles représentaient la rue Esmeralda à Buenos Aires, la rue du 25-Mai à Montevideo, le Pain de Sucre à Rio de Janeiro. N'étaient-ce pas ces souvenirs de voyage, de toute évidence, qui lui avaient mystérieusement commandé d'écrire une "Théorie de la carte postale" ? Il cherchait au tréfonds de lui-même le moment où l'idée de ce livre lui était venue, bien qu'il sût, avec certitude, que ce livre ne lui était pas venu comme une idée. Il lui était venu comme une merveilleuse sensation, un frisson qu'il lui semblait avoir éprouvé pour la première fois sur l'île de Paquetá, dans la baie de Rio, un joli jour de juin, sous un amandier aux larges feuilles. À mi-journée, le soleil cognait dur sur Paquetá. Il avait éprouvé de manière nouvelle le bonheur d'écrire une carte postale du bout du monde, puis de la glisser dans une boîte, en sachant qu'un inconnu la ramasserait, la jetterait dans un sac, la porterait dans un centre de tri, puis un autre du centre de tri à l'aéroport, d'où la carte, embarquée à bord d'un avion, s'envolerait dans les airs, traverserait les océans, les plaines, les montagnes, avant d'arriver à destination, d'être déchargée, convoyée, à nouveau triée, distribuée par le facteur et enfin – et seulement enfin – découverte dans sa boîte par le destinataire après une longue course à travers le monde.

Lorsqu'il regardait un avion long-courrier tracer des traits blancs dans le ciel, il ne pouvait pas s'empêcher de penser qu'il transportait des cartes postales d'un continent à l'autre. De quels amours, de quels avenir parlait-elles ?

Alors forcément, forcément alors, il s'était souvenu de l'épopée de l'Aéropostale, il s'était souvenu de toutes les cartes convoyées entre la France et l'Amérique du Sud aux temps héroïques de l'aviation, quand les pilotes risquaient leur vie pour que le courrier arrive à l'heure. Cartes de vœux, cartes d'anniversaire, cartes de remerciement, cartes d'amitié, cartes d'amour : frappées du cachet oblitérateur de la mythique compagnie aérienne, elles avaient une belle valeur de collection.

Il songeait à Jean Mermoz et à la carte qu'il adressa à un supérieur au terme d'un raid héroïque dans les Andes. À la fin de l'été austral 1929, le chef pilote de la ligne aéropostale Buenos Aires – Natal avait vingt-sept ans. Il entreprit un deuxième aller et retour au-dessus de la Cordillère en vue d'ouvrir un parcours régulier entre l'Argentine et le Chili. Parti de l'aérodrome de Pacheco à Buenos Aires, il contourna l'obstacle montagneux par le sud, en passant par la ville chilienne de Concepcion. Il lui fallut quatre jours pour rallier

Santiago. Quatre jours au cours desquels il faillit se tuer avec ses passagers, son fidèle mécanicien Alexandre Collenot et le comte Henry de La Vaulx, doyen de l'aéronautique française. Le carburateur de son Laté 25 tomba en panne à 3 000 mètres d'altitude... Le paysage était grandiose, mais l'angoisse les empêcha de s'en émerveiller. Mermoz se posa 200 mètres plus bas sur une plate-forme à peine large de 6 mètres ouverte sur un précipice mais comprit que son avion, trop lourd sur cette pente, n'allait pas cesser sa course. À en croire les conteurs de l'aviateur, qui ont transmis sa légende avec la délicatesse de moines copistes et l'or des enlumineurs de parchemins, il bondit hors de la carlingue et se jeta sous les roues de son Laté 25 pour le bloquer avec son dos, tel un titan sous un rocher. Le moteur réparé, il s'élança à nouveau dans les airs et se posa quelques heures plus tard sur la piste de l'aérodrome de Santiago. À un responsable de l'Aéropostale, il écrivit plus tard une carte altière. "4 mars 1929. De Santiago un vieux bonjour. Bien arrivé, voyage sportif, panne en montagne après Conception... Réparable heureusement. Compte partir Copiapo vendredi et rentrerai samedi à Buenos Ayres par la Rioja. Ici banquets, siestes mouvementées, promenades sentimentales. Malgré tout Cordillère chilienne pas désagréable vue d'en bas."

Mermoz ! Une vie entière tendue vers un seul but, que le courrier arrive à l'heure. Quand il faisait la ligne du sud au nord, de Saint-Louis-du-Sénégal à Toulouse, puis de Buenos Aires à Rio de Janeiro, le pilote glissait toujours dans le courrier une lettre pour sa mère, qui l'avait élevé presque seule et à qui il devait tout. Parmi ces lettres, il y eut de très nombreuses cartes postales. Recto verso, elles racontaient le grand jeu d'une vie pleine de paysages. Il avait vu l'une d'entre elles. Apprenant qu'il écrivait une "Théorie de la carte postale", un ami avait tiré de ses archives une carte couleur sépia de Rio représentant les arcs de Lapa, avec l'hôtel Gloria et le Pain de Sucre dans le fond. Adressée à M^{me} Gabrielle Mermoz, cette carte portait un texte simple et émouvant : "Beaucoup de baisers. Jean 12/04/28."

Le moment était venu, puisqu'il évoquait l'Aéropostale, la ligne aérienne ouverte par Jean Mermoz, Henri Guillaumet et Antoine de Saint-Exupéry entre les rives de la Garonne et celles du rio Gallegos, de dire à quel point il aimait la géographie, à quel point – il l'avait déjà exprimé à mi-mots, mais il osait l'avouer complètement –, sa "Théorie de la carte postale" devrait également être une théorie des noms de lieux. Le simple énoncé des étapes de la Ligne faisait recommencer en lui la merveilleuse sensation qui lui avait un jour commandé d'écrire son livre... Toulouse, Barcelone, Malaga, Casablanca, Agadir, Cap Juby, Villa Cisneros, Port-Étienne, Saint-Louis-du-Sénégal, Dakar, Natal, Recife, Bahia, Victoria, Rio de Janeiro, Santos, Porto Alegre, Montevideo, Buenos Aires, Bahia Bianca, Santa Cruz, Rio Gallegos. Il avait écrit des cartes postales de Toulouse, il avait écrit des cartes postales de Recife, il avait écrit des cartes postales de Bahia, il avait écrit des cartes postales de Rio de Janeiro, il avait écrit des cartes postales de Montevideo, il avait écrit des cartes postales de Buenos Aires. Et il éprouvait dans l'instant une immense tendresse pour toutes les cartes postales qu'il lui restait à écrire.

Il devait penser à circonscrire un idéal de perfection auquel les cartes postales étaient presque seules admises. Elles avaient souvent le don de concentrer tout le mystère de la vie et tout le poids du monde dans une phrase. Et il n'y avait pas besoin d'être Guillaume Apollinaire, ni de savoir varier ses métaphores à l'infini pour en jouir. Qui ne savait dire : "Et souviens-toi que je t'attends" ?

En Belgique, lui apprenait le dictionnaire, on disait carte-vue ; ailleurs, en d'autres circonstances, on avait parlé de cartes-lettres ou de cartes-télégrammes.

Maintenant qu'il avait commencé à écrire et que sa "Théorie de la carte postale" avançait page après page sur un petit cahier d'écolier (acheté en juillet 2010 dans une papeterie de l'avenue du 18-Juillet à Montevideo : "*Quaderno 48 hojas, rayado con margen rojo, formato 170 x 220 mm*"), il se réveillait de plus

en plus souvent au milieu de la nuit. Il n'y avait rien à faire, il fallait se soumettre, quitter son lit, retrouver son cahier, ses crayons, sa gomme et se remettre en route.

Une lampe allumée dans la maison, il écoutait un oiseau chanter, tirait les rideaux, regardait l'encre noire de la nuit se teinter peu à peu de bleu. Il n'était pourtant pas un écrivain de la famille des hiboux. Le soleil couché, son seul travail consistait à rêver. Mais la composition de sa "Théorie de la carte postale" exigeait de sa part un recueillement inédit, une façon d'office de la nuit, comme ces matines entonnées par les moines avant l'aube... *Seigneur ; ouvrez mes lèvres, et ma bouche annoncera votre louange...* Tandis qu'il écrivait ces mots de l'antienne d'ouverture de l'office du matin, il entendait d'autres oiseaux, le cri de l'un bruissait comme un ruisseau de printemps, celui de l'autre roucoulait gentiment.

Les moines, les psaumes, les oiseaux... Par quels détours cherchait-il à s'évader de sa "Théorie de la carte postale" ? Par quelles ruses cherchait-il à se perdre dans ses pensées ? Il aurait pu aussi bien déchirer tout ce qu'il avait écrit et s'intéresser aux cours de la Bourse. Manquait-il d'informations ? Il repoussait sans cesse sa visite à la bibliothèque municipale où il avait prévu de se mettre en quête d'une histoire générale de la carte postale. Ce n'était pas la paresse qui lui faisait dire qu'il avait le temps. Il chercherait peut-être où et quand étaient nées les cartes postales, il dirait peut-être les modifications qu'avait connues leur usage. Peut-être. Car il savait pertinemment que ce n'était pas l'essentiel de sa "Théorie", son élan, sa vocation. Cet élan, cette vocation étaient de rappeler que les cartes postales restaient un objet vivant parmi tant de gadgets inertes dont on accablait nos vies simplifiées.

Au recto d'une carte représentant l'église Sainte-Gudule de Bruxelles affranchie le 14 août 1906, quelques mots, d'une écriture féminine : "Envoyez-moi des cartes postales. Vous me ferez toujours plaisir." Et une simple date : "Aujourd'hui."

La carte postale, c'étaient donc les mots alliés avec la vie. Dans l'empire de la marchandise, c'étaient l'amour et l'amitié tracés en belles lettres avec la main ; le bonheur et la beauté racontés avec de l'encre et du papier. C'était mieux qu'un objet vivant, c'était de la matière organique. Les limiers de la police scientifique, à qui tous leurs instruments électroniques permettaient de recenser le patrimoine génétique de l'expéditeur, en portaient témoignage. Malgré toutes les préventions de notre monde de perfection hygiénique, destructeur de boîtes aux lettres et dévoreur d'enfances, une carte postale, c'était aussi de la sueur et des larmes. Au recto, on ne reconnaissait pas simplement les pleins et les déliés d'une belle écriture, on retrouvait le tremblement d'une main, l'émotion au bout des doigts, la peur, les délices, l'espérance, la folie – vivants, bien vivants. Et il y avait le timbre, le timbre collé avec de la salive, dépositaire du souffle de l'expéditeur.

Comme un baiser.

Qui le croira ? Cet émouvant tremblement de la vie, il aimait le retrouver au dos des cartes postales anciennes. Il n'était pas collectionneur, c'était entendu. À la valeur d'échange des mots et des choses, il préférait leur valeur d'usage. Il n'avait pas l'intention d'acheter de grands classeurs dans lesquels il rangerait ses trésors, ni de remplir des boîtes à chaussures de cartes cataloguées selon l'ordre et la suite qu'il aurait établis. Il ne souhaitait pas amasser les cartes postales comme un vulgaire capitaliste accumule du signe monétaire à ne plus savoir qu'en faire, avec pour seule ambition de devenir l'homme le plus riche du cimetière. Il voulait continuer à en écrire, au hasard et souvent, autrement et encore, aujourd'hui et toujours.

Mais non content d'en écrire, il aimait en recevoir, et quand on ne lui en envoyait pas, il savait s'en consoler en se rendant chez un marchand de livres anciens pour en acheter une poignée qu'il lisait une fois

rentré chez lui, comme si elles avaient été postées la veille. (Il ne poussait cependant pas le luxe jusqu'à les glisser dans sa boîte aux lettres et à redescendre plus tard chercher le courrier. Il y a des gestes d'enfant et de poète qu'il ne s'autorisait plus. C'était bien dommage.)

De Quiberon, le 14 août 1929 : "Excursion magnifique. Baisers. Robert."

De Sable, le 20 février 1901 : "Nous voici mercredi et tu ne nous as même pas dit comment s'était passé le carnaval. On commence à s'ennuyer. Nous avons eu tous deux la grippe, mais ça va. Voilà la pluie, triste temps. Bonne amitié à toi. Philippe."

De Tirrenia (Italie), le 5 septembre 1928 : "Baisers affectueux. Cristelle."

Du canal de Panama, le 20 décembre 1963 : "Il n'est pas facile de se faire une idée de cette écluse qui a 300 × 34 mètres. C'est un beau travail d'ingénieur, un peu désuet, car quelques charges atomiques ouvriraient maintenant un détroit. À 25-30 °C à l'ombre, nous avons visité de vieux palais espagnols et des aquariums. Bien respectueusement. Pierre."

De Strasbourg, le 8 janvier 1924 : "Mes bien chers amis, j'espère que Maman Gautier est arrivée à bon port et sans fatigue cet après-midi. En tout cas qu'elle ne se fasse aucun souci : son parapluie est sur le fauteuil où elle l'a déposé ce matin ! J'attends donc la venue de Thérèse et Félix pour le leur remettre et souhaite que d'ici là, le beau temps se maintienne. Grosses bises à tous. Paule."

D'Anvers, le 4 mai 1901 : "Je n'ai pas pu vous faire prévenir ce matin. J'étais souffrante et il eût été trop tard pour la leçon quand j'ai pu sortir. À lundi. Bien à vous. Thérèse."

De Rambouillet, le 21 septembre 1924 : "Mes amitiés et à bientôt. Louise."

De Vincennes, le 17 novembre 1908 : "Je suis toujours en attente d'une carte me donnant rendez-vous au Père-Lachaise. Serais-tu souffrant ? Aline."

De Salonique, le 15 janvier 1919 : "Je suis en bonne santé et désire que ma carte vous trouve de même. La campagne s'allonge. J'espère qu'elle sera menée à bonne fin. Je vous embrasse. Gérard."

De Châteauneuf-sur-Charente, le 30 septembre 1909 : "Papa Brisson vous portera demain un fut pour mettre vos raisins."

Ah, le fut de Papa Brisson... Il en avait souvent rêvé. Des raisins en Charente. Étaient-ils destinés à produire du vin, du cognac ou du pineau ? Et ce rendez-vous fixé au Père-Lachaise par Aline... Un 17 novembre, au beau milieu de l'automne... Pour commémorer avec retard les morts de la Toussaint ou pour une entrevue amoureuse d'un genre un peu particulier ?... Il y avait beaucoup de choses qui lui parlaient dans ces cartes postales anciennes... Pour Philippe, deux mois après l'armistice du 11 novembre 1918, la campagne de Thessalonique s'allongeait désespérément au sein de l'armée d'Orient du général Franchet d'Espèrey... Cette leçon – de français, de latin, de piano, de cuisine, de philosophie ? – que Thérèse ne reçut pas à Anvers... Il savourait les délires de savant fou de Pierre et son projet d'élargir le canal de Panama à coups de bombes atomiques... il recevait comme si elles lui avaient été adressées personnellement l'amitié de Philippe, l'affection de Cristelle, les grosses bises de Paule... Longtemps après que leurs expéditeurs avaient disparu, il aimait recueillir les sentiments que ces hommes et ces femmes, plus vivants que morts à l'instant où ils retrouvaient leurs mots, avaient jetés sur des cartes postales, sans savoir qu'ils papillonneraient en liberté longtemps après que l'encre avait séché... "Mes bien affectueuses amitiés" (14 octobre 1918)... "Souvenirs affectueux" (26 juin 1922), "Mille baisers à partager" (14 janvier 1924).

"Une carte postale dans un tiroir"... Aragon avait décidément raison. C'était la chose la plus triste du monde. Même après avoir été postée, acheminée et reçue par l'expéditeur, une carte postale devait continuer à circuler. Et donc à vivre. C'était le principe même de la correspondance à découvert de ne

jamais être enfouie.

Ici et là, pensant à sa “Théorie”, il avait acheté de grosses poignées de cartes postales négligées par les collectionneurs mais qui pour lui étaient des façons de trésors. Ces cartes cornées, aux couleurs passées, portant des messages parfois à moitié effacés, c’étaient comme les paroles gelées du *Tiers livre* de Rabelais. Il suffisait de s’en emparer et de les réchauffer entre ses mains pour leur redonner vie. Certaines cartes postales étaient naturellement plus émouvantes que d’autres.

Ainsi cette vue du lac de Gérardmer, rédigée sur toute la surface de la carte, dans le sens de la hauteur, datée du 11 novembre 1918 : “Ma chère Marie, je ne peux pas laisser passer un jour pareil sans t’envoyer quelques mots. Te dire la joie que j’ai n’est pas possible, la prochaine fois, je te donnerai des détails car aujourd’hui, je ne peux pas t’écrire longtemps. Bons baisers à toute la famille sans oublier les sœurs Maria et Madeleine. Ton ami qui vous embrasse tous bien fort. Louis.”

— Je vois très bien où tu veux en venir.

— Très bien ?

— Oui, le souvenir du nom, le souvenir des mots... Tu vas maintenant nous expliquer que c’est le signe et la preuve de l’éternité de l’âme... Si tu peux te souvenir de Robert, Philippe, Cristelle, Pierre, Paule, Thérèse, Louise, Aline, prononcer leurs noms et répéter leurs mots, c’est qu’ils sont vivants.

— Tu oublies Papa Brisson.

— Ajoutons Papa Brisson. La démonstration vaut pour lui.

— Tu crois ?

— Je ne crois pas, j’écoute. L’air de rien, tu es en train de nous bricoler une espèce de théologie platonicienne de la carte postale.

— Platonicienne ?

— En te souvenant de ces hommes et de ces femmes qui ont envoyé des cartes postales autrefois, en écrivant leurs noms que tout le monde a oubliés, en ressuscitant leurs sentiments, leurs affections, leurs enchantements, tu abolis le temps. Comme si les cartes postales préfiguraient un autre mode d’être.

— Celui des âmes séparées du temps ?

— Tu vois que tu sais très bien où tu veux en venir.

— Je ne sais pas.

— Si. Pour toi, les cartes postales sont un signe de la présence.

— De la présence de quoi ?

— De tout ! Je ne vais pas écrire ton livre à ta place !

— Tu crois que ça va si loin que ça ?

— Plus loin encore, même. À t’entendre, les cartes postales sont des instruments de réversibilité des mérites et de la mise en commun de chaque acte d’amour et d’amitié au profit de tout le genre humain.

— Je ne suis pas certain d’y avoir pensé.

— Tu l’auras senti. J’aime beaucoup ces histoires de paroles gelées. Tu n’as pas acheté des poignées de cartes postales anciennes pour rien. Des enfants indignes, des petits-enfants indignes, des arrière-petits-enfants indignes s’en sont débarrassés en les vendant au kilo, tuant une deuxième fois leurs parents, leurs grands-parents ou leurs arrière-grands-parents... Et toi tu les as récupérées avec l’idée de les réchauffer entre tes mains pour les ressusciter. Avoue-le.

— J’avoue.

— Tu fais bien. Je trouve ça très beau.

Il aimait donc les cartes écrites avec la main par des gens ordinaires dont on avait tout oublié, des hommes et des femmes dont les os avaient blanchi dans leur cercueil, dont la tombe elle-même avait disparu sous la poussière, mais dont restaient les cartes postales – mieux qu’un souvenir, une aura. Il aimait prononcer leurs noms, Robert, Philippe, Cristelle, Pierre, Paule, Thérèse, Louise, Aline, Papa Brisson. Ainsi était-il un collectionneur de cartes postales d’un genre un peu particulier, qui préférait le recto au verso et se contentait de quelques cartes choisies qu’il avait beaucoup de plaisir à relire. Aucun principe ne guidait ses achats de cartes postales anciennes.

Il s’était d’ailleurs écoulé de longs mois, voire plusieurs années sans qu’il s’en souciât. Il avait une affection singulière pour les mots d’enfants écrits en grosses lettres rondes tracées avec autant d’amour que de soin... À Louis, qui avait choisi une carte postale représentant un voilier et avait écrit le 3 août 1969 une carte au crayon de papier, il donnait six ou sept ans... “Merci ma chère bonne-maman pour le pain d’épice, il est délicieux, je t’embrasse”... À Manuel, qui avait adressé une carte postale de classe de neige à son grand-père le 23 février 1970, guère davantage : “Pépère je te souhaite meilleurs baisers de l’ours blanc.” Très frais également, le ton de cette carte adressée de Bretagne le 6 juillet 1966, jour de l’explosion de la première bombe H en Polynésie française (heureusement pour lui, le jeune expéditeur avait la tête ailleurs) : “Ma jolie Nini, bien reçu ta lettre depuis deux jours le soleil semble nous quitter et le vent se fait sentir. Je joue au football il y a cinq minutes mon doigt a été soumis au supplice de l’infirmier (pas grave). Coco.” Louis, Manuel et Coco, songeait-il, sont probablement encore vivants tous les trois. Louis et Manuel pouvaient avoir aux alentours de cinquante ans, Coco dans les soixante. Cela ne changeait rien à l’affaire. Il réunissait les cartes postales anciennes comme on part à la recherche de l’émotion. Et quel concentré d’émotion enfantine dans cette carte postée de Fermanville, dans la Manche, le 21 janvier 1926 (au verso, un paysan normand) : “Mon petit papa chéri, je profite du jeudi pour écrire à mon petit papa car je vais tous les jours en classe quoiqu’il fasse bien mauvais temps aujourd’hui.

Je n’ai pas pu sortir aussi j’ai cousu avec maman. Bons baisers de ta petite Marie-Thérèse.” Il avait également beaucoup de tendresse pour cette carte postale représentant la chambre de Marie-Antoinette au Petit Trianon de Versailles, adressée de Paris à Monsieur Marius Seguin, habitant à Clermont-Ferrand, par Pierre Pannetier, à une date que le cachet de la Poste effacé laissait malheureusement assez mal deviner : “Cher ami, j’ai reçu une carte postale signée Marius, mais je n’ai pas du tout reconnu ton écriture, ce qui fait que je ne suis pas sûr si c’est toi qui me l’as envoyée. Quand tu m’écriras, réponds-moi à ce sujet pour éclaircir ce mystère. Samedi on m’a présenté à mon patron, je pense travailler dans les premiers jours de janvier. C’est une maison en gros d’articles de ménage. J’espère que tu es en bonne santé, ainsi que tes parents. Je te serre amicalement la main. Ton ami Pierre Pannetier.” Qui étaient ces deux-là ? Où leur amitié trouvait-elle son origine ? Le ton de la carte évoquait celle de camarades de régiment, peut-être même de tranchées, le timbre et la photographie au verso semblant dater leur correspondance des années 1920.

— Il fait un temps à écrire des cartes postales, lui souffla-t-elle en vidant son verre de porto à la terrasse d’un café, un jour de soleil, au cœur de l’hiver.

Des rêves étranges le poursuivaient depuis qu’il avait commencé à rédiger sa “Théorie de la carte postale”, depuis qu’il s’y était mis sérieusement et qu’il y travaillait jour après jour, tous les matins jusqu’à midi, lorsque coulait l’eau la plus pure. Des images rivales hantaient ses nuits, l’une venait sans cesse chasser l’autre, au matin, il n’en retrouvait qu’une petite partie, et encore ces retrouvailles avec ses songes lui demandaient-elles beaucoup d’efforts. Le plus troublant, c’était la sensation qu’il avait, à l’intérieur même de son rêve, de se réveiller dans un grand lit posé au milieu d’une cabane en bois, sans plafond, ni portes, ni fenêtres, bercé par le murmure des vagues et du vent. Ou était-il ? Il se levait, cherchait son cahier et ses crayons de papier et se mettait à écrire, écrire, écrire – sans se poser la moindre question de style ni éprouver

la moindre difficulté d'inspiration, sans avoir besoin de savoir où était passée sa gomme, les mots jaillissaient sans regrets ni ratures – comme une carte postale de vacances griffonnée sur le quai d'une gare.

Et sa main courait d'un feuillet à l'autre, comme jamais cela ne lui était arrivé dans la vraie vie, sous la lumière blanche de sa lampe halogène. C'était quand même un rêve équivoque, celui où il devenait soudain si simple de barbouiller une page après l'autre, d'écrire un livre dans la nuit, et même deux ou trois, un cauchemar d'un genre un peu particulier dont on ne voulait pas s'éveiller. Car il était ravi d'être la proie de ce songe avec sons et couleurs. Dans le bleu de son rêve, tout se faisait carte postale : le cri des oiseaux, la fuite des lézards, les murmures de la mer. C'était la nuit, il levait les yeux vers le ciel, distinguait les Pléiades, Orion, Pégase ; c'était le jour, il plongeait les yeux dans l'eau claire, voyait nager des loches mouchetées, des daurades tropicales, des poissons-perroquets. Rouge, jaune, bleu... Dans le ciel passaient des oiseaux dont un enfant au rire clair lui apprenait les noms : pigeon vert, paille-en-queue, fou à pieds rouges. Et leurs chants ! C'était une symphonie de cris d'alarme, de lents roucoulements, de notes gazouillées, de voix fortes et de notes râpeuses. Bzzzi ! Rrrroui ! Chiou ! Tek ! Tsuitou ! Srisrisriiii ! Tchitchitchi ! Tseutseutseu ! Crécrécré ! Cracracrra ! Tactac ! Chioc ! Kéquéléké !... Il était émerveillé par tous ces oiseaux dans le ciel et sur la cime des arbres. Il admirait les acrobaties des uns et le vol plané des autres, heureux d'être en étrange pays, installé seul, à une petite table de bois, face à une mer qui possédait toutes les nuances du bleu, depuis un bleu sombre et profond, jusqu'au bleu très clair, transparent, qui laissait voir le fond de l'eau, les coraux, les poissons et des mollusques aux formes étranges dont il ignorait le nom. Où était-il ? Sur la table devant lui, un coquillage marbré, au marron parsemé de taches blanches, était posé sur une pile de cartes postales qu'il empêchait de s'envoler. Ce cône était d'une taille imposante : hélas, on n'emporte pas les objets de ses rêves dans les poches de sa veste. Il témoignait d'une promenade faite au bord de l'Océan, sur de larges plages au sable dru, alternativement blanc, rouge, noir. Quel dieu avait voulu cette harmonie ? Pour répondre à cette question, il aurait aimé se réveiller de son rêve, mais il ne se réveillait jamais qu'à l'intérieur même de son rêve, d'un songe à l'autre, à l'infini, toujours dans le bleu, toujours installé face à la mer, toujours enveloppé par une nuée d'oiseaux criards, toujours sur la terrasse d'un cabanon de planches sans plafond, ni portes, ni fenêtres, avec des branches de cocotier en guise de couverture. Les oiseaux semblaient se moquer de lui. Dans l'eau claire, deux requins citron menaient une danse endiablée. Du large, arrivait un petit bateau chargé d'une pêche miraculeuse, thons, bonites, espadons, mérours, barracudas. Sur la plage, des enfants bondissants, entourés de chats et de chiens, criaient de joie en les regardant approcher. Vêtues de robes rouges aux larges motifs floraux blancs, leurs mères tapaient dans leurs mains en cadence, reprenant un refrain dans une langue qu'il ne connaissait pas. Où était-il ? Il y avait de plus en plus de monde autour de lui, de plus en plus de poissons, d'oiseaux, de chiens, de chats, d'enfants bondissants et de mères tapant dans leurs mains. Et toujours ce refrain qu'il ne comprenait pas. Dans l'eau claire, les deux requins citron continuaient à tourner. Songeant à la tendresse des requins, il tira une carte glissée sous le cône marbré et écrivit à l'encre violette les mots qui lui revinrent alors : "J'étais en face de mon premier amour !" Il était toujours assis devant sa petite table, il avait repris son cahier d'écolier, il écrivait à toute vitesse, angoissé à l'idée de perdre une miette du spectacle de la nature. À un moment, il vit que les quarante-huit pages de son cahier étaient entièrement couvertes de son écriture aux lettres rondes, marges et couvertures comprises. Il chercha un autre cahier et le trouva. C'était la preuve qu'il était en train de rêver. Dans la vraie vie, on ne met jamais la main sur les choses qu'on cherche aussi rapidement. En tout cas pas lui. Son songe continuait, il ouvrait le nouveau cahier d'écolier : il commençait toujours par écrire sur la troisième page, à droite, après avoir tracé le titre de son livre en cours sur la première. Sur la troisième page, donc, il écrivit une formule dont il était assez fier, qu'il pensa d'abord exprimer au présent de l'indicatif, mais à laquelle l'imparfait convenait : "Et tout faisait carte postale." Au réveil, on ne se souvenait généralement ni de la couleur de ses rêves, ni des mots qui les avaient traversés. Mais de cette saillie, il jurait

de se souvenir pour la glisser dans sa “Théorie”. Car il continuait de rêver et il savait qu’il rêvait. C’était une étrange chose, car il sentait bien, avec lassitude, qu’une grande partie des mots qui lui étaient venus au cours de la nuit et si aisément serait balayée au lever du jour.

Mais pas ce raccourci lumineux solidement appuyé sur une conjonction de coordination qui semblait tirer derrière elle une précieuse cargaison de paroles dégelées : “Et tout faisait carte postale.” La formule était magnifique à l’imparfait, qui se révélait décidément le temps des cartes postales. “Je retrouvais la plage, je mangeais une glace et j’étais heureux avec la mer ; “La montagne était belle, le soleil tiède, la neige mouillée et je pensais à toi” ; “Nous roulions vers le sud, l’automne rougissait de bonheur et la terre nous racontait des histoires.”

“Et tout faisait carte postale.” Cette perfection de l’imparfait. Cela dit, ruminait-il dans les profondeurs de son rêve, le passé simple pouvait lui aussi faire son petit effet : “Et tout fit carte postale.” On pouvait également oser le présent du subjonctif : “Et que tout fasse carte postale.” Ou le conditionnel présent : “Et tout ferait carte postale.” Pas mal, le conditionnel. Ainsi la carte postale laissait-elle entendre à son destinataire qu’il manquait quelqu’un : lui. “Nous roulerions vers le sud, l’automne rougirait de bonheur et la terre nous raconterait des histoires.”

Il faisait ainsi des rêves pleins d’étranges pays et de grammaire légère. Écartelé entre le sommeil et la veille, il ne savait plus s’il devait vivre pour continuer à songer ou songer pour continuer à vivre. Et l’affaire se poursuivait. Il écrivait sa “Théorie” en dormant ; et des cartes postales en rêve ; et des cartes postales avec ses rêves. Trois coquillages étaient maintenant posés devant lui, une huître, une porcelaine et un bénitier. Un enfant joueur lui soufflait leurs noms dans sa langue natale, gracieuse et chantante, où toutes les consonnes semblaient aspirées.

Où était-il, depuis combien de temps rêvait-il ? Et que resterait-il de son rêve au lever du jour ? Il s’était laissé emporter, aspiré dans le bleu de ses songes. Les cartes postales n’étaient plus l’objet de son livre, elles étaient le décor de ses rêves. Il ne maîtrisait plus rien. Il était devenu un personnage dans le coin d’une carte postale de voyage où tout était bleu, même les oiseaux, même le soleil, même les nuages. Il était sous l’eau maintenant, il nageait dans l’amitié des poissons argentés, sans avoir de peine à respirer, ni de peine à écrire – car il écrivait une carte postale sous-marine. Revenu sur terre, il trouvait encore des mots pour évoquer le paysage : jolie frange d’écume blanche sur les vagues, coraux rouges, sable blanc, cocotiers.

Ainsi le bonheur n’était-il que dans les cartes postales.

Il avait cependant oublié les mers du Sud, les eaux turquoise du lagon, les îles bleu lumière et il rêvait à nouveau à Paul-Jean Toulet. Selon le témoignage de son ami le docteur Henri Martineau, médecin, poète, fondateur de la revue *Le Divan* et de la librairie parisienne du même nom, ce dernier “conservait dans une assez grande boîte de laque rouge toute une collection de cartes postales et, parmi elles, quelques lettres, qu’au cours de quinze années, il s’était adressées à lui-même”.

De Suez, le 23 mai 1903, il se posta une carte représentant le paquebot *Tonkin* : “Voilà, mon cher Paul, le paquebot qui déjà escompte la gloire de vous ramener à Marseille non loin de cette corniche bénie où Roubion dresse ses tables bien servies. Quel haut-brion nous y bûmes ensemble et pourvu qu’il en reste !”

De Pau, le 29 septembre 1903, il s’expédia une vue de Calcutta : “Mon bon ami, qu’il faisait chaud et froid le jour que nous déjeunâmes là, Sailland et moi.”

Le souvenir de Paul-Jean Toulet le fit revenir à son petit cahier de 48 pages rayées où s’écrivait jour après jour sa “Théorie de la carte postale”. Maintenant qu’il avait fini de gamberger, il était l’heure de revoir sa belle jeunesse et ses belles années. Il avait pris des trains, connu le vrombissement des long-courriers,

éprouvé les charmes des traversées en bateau. Il avait erré dans des aéroports et visité des gares d'où il avait rapporté des cartes postales du monde entier. Sa collection s'était étoffée plus vite que son livre. Cent cartes cachées dans le tiroir de son bureau racontaient des voyages, ressuscitaient l'Europe, l'Afrique, l'Asie, l'Amérique et la lointaine Océanie. Loin d'être réconforté par la présence de ce trésor coloré, il avait la désagréable sensation de s'être éloigné de son objet, de s'être trop parfaitement organisé pour le fuir. Il avait écrit le mot théorie en rêvant d'un traité classique, d'une suite de questions et de réponses d'aspect très pratique.

Quand écrire des cartes postales ?

Où écrire des cartes postales ?

À qui ?

Comment ?

Pourquoi ?

Et au lieu de répondre à chacune de ces questions, il s'était enfoncé dans quelque chose de très excentrique, il s'était égaré dans ses lectures et dans ses rêves.

Il avait un plan, mais il avait avancé sans ordre, remplissant le tableau à l'aide de giclées, de taches, de coulures et de traits brossés, comme un peintre abstrait lyrique. Et pour mieux brouiller l'ensemble, il avait eu recours à des détournements, parsemant son livre de clins d'œil et d'allusions, comme autant de cartes postales des grands auteurs en confettis. Que venaient faire tous ces chromos du Pacifique, ces cartes de Tahiti et de l'archipel des Tuamotu, ces souvenirs d'une Polynésie à la fois réelle et rêvée, ces oiseaux, ces poissons, ces coquillages jetés en désordre dans son livre ? Et cette débauche de grand large ? À cette question, il pouvait bien répondre : parce que le bleu. Bleu comme le ciel, bleu comme la mer, bleu comme l'âme, bleu comme le souvenir, bleu comme les portes et les volets des maisons blanches de Paros et de l'île d'Yeu, bleu comme toutes les cartes du monde.

Dans les années 1899-1910, celles que s'adressa Paul-Jean Toulet depuis Aden, Port-Saïd, Manille, Hong Kong, Canton, Haiphong, Calcutta, Delhi, Suez, Marseille, Versailles, le Mont-Saint-Michel et Saint-Malo, n'étaient pas toutes en noir et blanc, comme en témoigne ce mot, au recto d'une réclame de l'Eagle Insurance Company : "Je vous envoie cette carte, cher ami, parce qu'elle est d'un joli vert." À imiter en déclinant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Je vous envoie cette carte parce qu'elle est d'un joli rouge

Je vous envoie cette carte parce qu'elle est d'un joli orange

Je vous envoie cette carte parce qu'elle est d'un joli jaune

Je vous envoie cette carte parce qu'elle est d'un joli bleu

Je vous envoie cette carte parce qu'elle est d'un joli violet.

Il y avait beaucoup de tours à reproduire, chez Paul-Jean Toulet. Chacune de ses cartes était une leçon : éclat de l'esprit, science du moment, génie du lieu, don de la concision, instinct de l'improvisation. Et cet art du contre-pied. Il avait posté des vues de la baie d'Along depuis Pau, des panoramas bretons depuis Paris, une photographie du port d'Alger depuis Bruges. C'était un usage des cartes postales dont il convenait de se souvenir en ramenant toujours de généreuses poignées de cartes de ses voyages. Oubliées au fond d'un tiroir, tel que s'en désolait Aragon – mais lui ne songeait évidemment qu'aux cartes postales dont le recto avait été noirci de mots d'amour ou d'amitié –, elles se révélaient d'un usage presque magique quelques années plus tard. Qui niera le pouvoir d'une carte postale de Rio de Janeiro postée à Paris un jour de neige ? Et l'effet coup de soleil d'une carte postale de Bora Bora ? Il songeait à la surprise causée par une carte postale de la tour de Pise portant le cachet de l'United State Post Office de la 4^e Avenue à New York.

En prévision de l'avenir, de tous les amis qu'il lui restait à surprendre, de tous les compagnons qu'il lui restait à émouvoir, de tous les destinataires qu'il lui restait à toucher, il avait conservé, dans ses réserves, des

cartes de Pékin, de Constantine et de Papeete, des vues de Notre-Dame de Paris et d'avenida de Mayo à Buenos Aires, un cliché de Saint-Jean-Pied-de-Port et un autre de Saint-Brieuc, une vue de la tombe de Chateaubriand à Saint-Malo et deux, trois, de nombreuses cartes postales de l'hôtel Aletti à Alger, auquel l'attachait le souvenir de *Pépé le Moko*.

C'était tout ? Non, ce n'était pas tout. Il avait également conservé des cartes du cap Sounion, des vues du Parthénon, des panoramas de la cordillère des Andes et des photographies du Mont-Blanc. Sa manie d'utiliser ses cartes postales comme marque-page lui en avait fait égarer quelques-unes, mais l'heure venait toujours où il remettait la main dessus. Un an, deux ans, cinq ans, dix ans, vingt ans plus tard. Quelle rencontre, quel vertige. Dans un livre d'Albert Camus lu lorsqu'il était au lycée, il avait ainsi découvert une carte postale de Venise qu'il ne se souvenait pas d'avoir achetée. Il n'était même pas certain d'être déjà allé à Venise à l'époque où il avait lu ce livre. Cette carte postale figurant le pont des Soupirs semblait pourtant en témoigner ; et cette autre, où l'on voyait la place Saint-Marc sous la neige.

“Tendresse de Porto-Vecchio”, “Salutations d'Évian-les-Bains”, “Amical souvenir de Morzine”, “Poignées de main de Bayonne”, “Baisers de Saint-Tropez”... Les mots ne manquaient pas, pour écrire des cartes postales ; parfois le cœur.

Au café, l'autre jour, où il lisait le journal du matin en buvant un express, il avait assisté à une scène qui avait fait battre son cœur d'amoureux des cartes postales. C'était le printemps, à nouveau, il faisait très chaud et la limonade coulait à flots. Un homme, une femme et leur enfant s'étaient assis non loin de lui. Ils étaient en train de discuter du film qu'ils voulaient aller voir lorsque la mère suggéra à son fils d'aller choisir des cartes postales sur le présentoir. L'enfant, qui avait cinq ou six ans, bondit de sa place tandis que son père allait demander des timbres.

Pendant la séance de rédaction qui suivit, il fut naturellement très indiscret, tendant l'oreille pour essayer de savoir ce qui s'écrivait. Ce qui le frappa le plus, ce fut de voir la mère sortir un téléphone de poche avec annuaire, agenda, télévision, calendrier, jeux vidéo, calculatrice, boîte aux lettres électronique et tout ce qu'on pouvait imaginer comme fonctions, pour rechercher l'adresse des destinataires des quatre ou cinq cartes postales qu'elle venait de rédiger en famille. Ce n'était pas à l'encre et au papier de céder la place à la machine, c'était à la machine de mettre sa puissance à leur service – puisque dans les cafés, cela faisait quelques années qu'on ne trouvait plus d'annuaires et que les hurluberlus qui avaient l'idée bizarre d'en demander un étaient regardés comme des fous échappés de l'asile.

“Avec l'application MaCartaMoi, envoyez de vraies cartes postales personnalisées depuis votre téléphone mobile ou Facebook. La Poste les imprime et les distribue. Pour souhaiter une fête, annoncer une naissance, ou en vacances, il y a toujours une occasion pour créer sa carte.” (Publicité mise en ligne sur le site de la Poste.)

Dans le quotidien *Aujourd'hui en France* daté du 7 mai 2013, entre un sujet sur les caméras piétons expérimentées dans les zones de sécurité prioritaire en Alsace et une brève sur la condamnation à trois mois de prison ferme d'un homme ayant provoqué une alerte à la bombe dans le train Paris-Toulouse suite à une dispute amoureuse, il avait lu un article sur une carte reçue plus d'un siècle après avoir été envoyée. Authentique !... “Une carte postée en 1904 à Grenoble est parvenue à destination cette année, soit cent neuf ans après ! Cette carte, une vue des quais de la ville et de la rivière Isère, affranchie avec deux timbres de 5 centimes de franc, est arrivée il y a un mois à la mairie de La Chapelle-de-la-Tour (Isère). Car son

destinataire, un certain Joseph Gallien, décédé en 1953 à l'âge de soixante-quinze ans, habitait là." La carte centenaire avait été remise à des petites-nièces du destinataire retrouvées par le maire. Sur la photographie reproduite par *Aujourd'hui en France* pour illustrer le texte, il avait observé que la carte postale adressée à Joseph Gallien en 1904 était rédigée du côté de l'image, comme c'était l'usage à l'époque. Fallait-il croire qu'elle avait mis plus d'un siècle pour être acheminée ? Elle aurait ainsi traversé la Première Guerre mondiale, la Crise de 1929, la Dépression des années 1930, l'Effondrement de 1940, l'Occupation, la Résistance, la Libération et les Trente Glorieuses, oubliées au fond d'un sac postal ? C'était trop beau pour être vrai. Cette carte de Grenoble représentant le couvent de Sainte-Marie et le Saint-Eynard oblitérée une première fois le 9 août 1904 et une seconde fois le 20 décembre 2012, avait probablement été jetée dans une boîte aux lettres par un petit farceur de l'ère numérique curieux de savoir le chemin qu'elle allait pouvoir parcourir.

Il n'avait pas fini de s'intéresser aux cartes postales des autres. Elles lui ouvraient les portes d'un monde disparu dans lequel les gens avaient la délicatesse d'envoyer une carte postale pour se faire pardonner de ne pas prendre le temps de rédiger une lettre. Cette vue de la baie des Anges, prise de la pointe de Rauba-Capeu, à Nice, adressée le 28 février 1904 à Madame Élisabeth Coustellou, habitant rue des Cordeliers à Aix : "Chère maman, je t'écrirai un de ces jours, nous t'embrassons. Alice." Il n'idéalisait pas. Il savait qu'il arrivait aux hommes et aux femmes de ce temps de nourrir de méchants sentiments les uns à l'égard des autres. Chez un antiquaire de la rue Désiré-le-Hoc à Deauville, il avait un jour trouvé un chromo très laid représentant un œuf de Pâques et des myosotis portant cette adresse sommaire : "Monsieur Louis Bordier – Intendance militaire – Canal du Midi – Lyon – Rhône." Et ce mot plus lapidaire encore : "Sans mes souvenirs. Noémie G."

Il aimait savoir qu'il existait jadis, sur les paquebots des Messageries maritimes, dans les bureaux de poste, les grands hôtels et les cercles militaires, des salons de lecture et de correspondance où l'on venait recevoir et écrire son courrier.

Parmi tant de cartes chinées depuis des années, il affectionnait cette vue du côté nord-ouest du Mont-Saint-Michel, avec un ramasseur de coquillages au premier plan, postée de Dinard le 9 septembre 1912, et ce message calligraphié à la plume d'oie avec de magnifiques capitales au recto : "Saison finie. Temps affreux. Amitiés. René Charon." Les gens se parlaient beaucoup de la couleur du ciel, de la température extérieure et de l'état de l'atmosphère dans leurs cartes.

Du Lavandou, le 21 septembre 1982 : "Ici, après dix jours de très beau temps, la pluie a fait son apparition, nous comptons sur le mistral pour nettoyer le ciel."

De Biarritz, le 4 juin 2001 : "Le temps est à la baignade, le soleil brille."

De l'île d'Elbe, le 3 juillet 1955 : "Le soleil est assez généreux."

De Juan-les-Pins, le 19 août 1929 : "Temps idéal."

De Ploemeur, le 23 août 1968 : "Temps splendide, une mer d'huile."

De Binic, le 19 août 1984 : "À trop écouter la météo, on fait la marée au bistrot."

De La Trinité-sur-Mer, le 19 juillet 1978 : "À défaut de soleil, nous découvrons les nuances infinies des nuages bretons qui filent sous l'impulsion du vent d'ouest et la mer rageuse qui fouette et recouvre la côte sauvage."

De Monaco, le 22 août 1965 : "Les aube, sont fraîches et belles, les soirées chaudes et animées. Nous avons eu des journées magnifiques."

Des monts du Cantal, 26 juillet 1973 : "Les premiers jours, il faisait très chaud, maintenant le temps est moyen, j'espère qu'il fera beau en août."

De L'Isle-sur-la-Sorgue, 5 août 1955 : "Nous sommes passés à travers les orages."

D’Égypte, le 6 juillet 1925 : “En ce moment, nous descendons le Nil. Inutile de vous préciser que le soleil brille, et même un peu trop.”

D’Hossegor, le 8 juillet 1975 : “Quel temps avez-vous ?”

De Port-Vendres, le 13 août 1959 : “Ici la mer est très bonne.”

De Carnon, le 16 août 2003 : “Ici, c’est la canicule. On espère la pluie.”

Tous ces ciels, tous ces soleils, toutes ces pluies tièdes ou glacées, tous ces nuages, tous ces orages, toutes ces aubes et toutes ces nuits remémorés en quelques mots tracés au stylo sur toutes ces cartes postales avaient le don de l’émouvoir. C’était l’été sans cesse ressuscité. C’était l’éternel été, l’été de toutes les enfances, l’enfance de tous les étés. C’étaient parmi les impressions les plus universellement partagées. L’orangeade et l’herbe fraîche, les parties de ballon, l’odeur forte du soir. “Baisers”, “Grosses bises”, “Nous pensons à vous”, “Je vous embrasse bien fort”... Qui n’avait jamais écrit de telles cartes postales ? Qui n’en avait jamais reçu ? Il affectionnait cette façon si simple, mais ardente et profonde, de maintenir et de tisser des liens d’humanité solide et vraie dans le monde de la séparation.

La littérature consacrée aux cartes postales était abondante, il avait tardé à s’y intéresser, de peur sans doute de se laisser étourdir par toute une documentation superflue. On l’avait compris, sa seule documentation, c’étaient les poètes, avec une prédilection pour ceux qu’il connaissait par cœur... Et puis l’important n’était pas de tout savoir sur les cartes postales, mais d’en envoyer et d’en recevoir, aujourd’hui, demain et tous les autres jours. Pour écrire de bons livres, il ne s’agissait pas d’être bien documenté, comme on l’imaginait naïvement, mais d’avoir bien vécu, de s’être souvent perdu et toujours retrouvé. Pour composer une “Théorie de la carte postale”, il fallait en avoir gribouillé en quantité et en gribouiller toujours beaucoup. Depuis le début du XXI^e siècle, l’accès instantané à des milliards de données sur Internet avait suscité la mise sur le marché de livres joufflus et bavards comme des cancre savants, des ouvrages de premiers de la classe trop bien renseignés sur leur sujet, des textes immobiles, sans élan et sans folie, lestés par un savoir mort sorti du ventre numérique de la Grande Machine. L’érudition était devenue une farce électronique : elle ne sentait plus ni la bibliothèque, ni les grands airs, ni surtout les obsessions très anciennes et très personnelles. Le recours des écrivains à Wikipédia polluait une bonne partie de la littérature contemporaine. Tant de livres wikiploqués, si peu de caractère.

On voulait tout savoir sur les cartes postales ? Il suffisait de cliquer. Il n’avait pas cliqué, mais ne s’était cependant pas interdit de prêter attention à la littérature consacrée aux cartes postales. Il aurait aimé mettre la main sur *Réservé à la correspondance*, un livre de Robert Giraud publié chez Denoël en 1965. Ancien résistant des maquis d’Auvergne devenu journaliste puis bouquiniste sur les quais de la Seine, amateur d’objets insolites et de mots d’argot, Bob Giraud possédait une collection personnelle de quarante mille cartes. Dans son livre, il racontait forcément des choses dignes d’intérêt. Cet amoureux des vieux papiers n’était pas un érudit à la mode numérique. Poète et chroniqueur, ce flâneur méthodique savait tout sur tout. Dans *Réservé à la correspondance*, il avait rassemblé le bavardage exemplaire de quelques cartes postales envoyées au début du XX^e siècle. Bob avait le sens des mots, on pouvait bien savoir, avec certitude, que son recueil était captivant.

Hélas, il n’avait jamais trouvé *Réservé à la correspondance* ni chez les bouquinistes, ni en bibliothèque. Néanmoins soucieux de mieux connaître ce que certains amateurs regardaient comme un âge d’or, il s’était acheté *La Carte postale des origines aux années 1920* de Daniel Bénard et Bruno Guignard, paru en 2010 à Saint-Cyr-sur-Loire, au cœur de la riante Touraine. La lecture de ce livre illustré lui avait permis de savoir l’essentiel sur le fameux rectangle de carton imaginé vers 1865 et officiellement introduit en Autriche en 1869, rompant avec l’antique usage des correspondances cachetées. En France, la carte postale fut autorisée par une loi du 20 décembre 1872, après quelques essais durant la guerre de 1870. Les premières cartes, un rectangle de 12 × 8 cm, furent exclusivement imprimées par les services postaux avant qu’un arrêté de 1875

n'autorisât les cartes de fabrication privée.

À l'origine, on écrivait quelques mots au verso, sur la photographie ou dans l'espace réservé par l'éditeur à cet usage, et l'adresse du destinataire au recto. La popularité de la carte postale illustrée fut immédiate. La semaine de son entrée en usage, en janvier 1873, on en vendit près de sept millions et demi !... Avec les premières cartes postales photographiques, apparues à Marseille en 1891, cette faveur, où se retrouvaient le bourgeois et le populaire, ne cessa de croître. Il avait fallu moins de dix ans aux cartes postales pour devenir des objets de la vie quotidienne.

C'est une loi du 1^{er} mai 1904 qui autorisa en France la correspondance au recto. Grâce à l'Union générale des postes, établie en Suisse et devenue l'Union postale universelle en 1878, de nombreux pays s'étaient mis d'accord sur la définition de la carte postale – elle devait circuler à découvert, sans bande, ni enveloppe et porter la mention “carte postale” – et sur un tarif d'affranchissement international.

À l'origine, la carte postale avait l'avantage d'être une correspondance plus légère et plus économique qu'une lettre. En 1900, on affranchissait une carte envoyée dans la même circonscription postale avec un timbre à 10 centimes. Un demi-tarif fut accordé aux cartes portant cinq mots au maximum (plus la signature) à partir de 1909 et une ristourne supplémentaire aux cartes sans correspondance portant une simple signature à la gauche de l'adresse du destinataire dans les années 1920... Quel raffinement byzantin dans la grille des tarifs... À l'international, on faisait la différence entre les cartes qui circulaient par voie de terre et par voie de mer. À ce qu'il avait compris, on vit ainsi naître toute une civilisation de la carte postale, à laquelle Bénard & Guignard associaient l'émergence d'une sociologie de la carte et surtout l'apparition d'un “style carte postale”, quand il s'agissait de bricoler des phrases à 1 centime le mot... En découvrir quelques exemples dans *La Carte postale des origines aux années 1920* fit son bonheur. Pour l'amour : “Mon pauvre cœur vous appartient” ; l'amitié : “Venez me voir demain midi” ; les affaires : “Pouvez signer suis avec vous” ; la bagatelle : “Où vous rencontrais-tu hier ?”

Aujourd'hui, on pouvait écrire autant de mots qu'on voulait. Le tarif “carte postale” avait disparu depuis longtemps, la Poste n'accordant plus de ristourne aux poètes capables d'exprimer leurs joies, leurs soucis et leurs espérances en cinq mots.

Enfin, il avait retrouvé Paris et la présence rassurante des marchands de cartes postales à presque tous les coins de rue : kiosques à journaux, librairies, papeteries, magasins de souvenirs. Il maudissait les villes qu'il avait connues sans marchands de cartes postales. À Paris, on vendait des cartes postales dans le hall des gares et les couloirs du métro, en haut des Champs-Élysées et au pied de la butte Montmartre. Mais il n'y avait pas que les visiteurs étrangers qui achetaient des cartes postales. Dans le Quartier latin et autour de la place de la Bastille, aux abords du forum des Halles et tout au long de la rue de la Convention, des librairies où s'obstinaient l'amour de l'art et le goût de la pensée proposaient de gentilles cartes que des amateurs délicats adressaient à des amis habitant deux ou trois arrondissements plus loin. Ces cartes reprenaient des citations des grands auteurs, ou bien leur portrait : Hugo, Baudelaire, Proust. Quelques peintres avaient droit au même honneur : Picasso, Braque, Yves Tanguy. Il avait une affection particulière pour les cartes reproduisant les slogans politiques des années 1960 et 1970 ; cet enfant de six ans photographié sous les mots “Le pouvoir est au bout du fusil” ; cette jeune femme rouge toujours plus belle tendant le poing sous une banderole proclamant : “Les syndicats sont des bordels.” Il n'y avait que les vers des *Illuminations* de Rimbaud pour se faire si spontanément et si génialement carte postale.

“J'ai embrassé l'aube d'été”

“Rumeurs des villes, le soir, et au soleil, et toujours”

Seul Rimbaud et ses *Illuminations* ? Il avait peut-être été un peu expéditif. Il devrait chercher dans l'*Odyssee*, pour écrire des cartes postales qu'il ne serait pas nécessairement obligé d'envoyer depuis la Grèce ;

sans avoir besoin de revoir la Grande Muraille, il relirait les vieux poètes chinois de l'époque des Tang. Et Proust, ses *Carnets*... Des giclées futuristes... Des coulées d'art brut... Des cartes postales automatiques... "Dimanche à Paris, à Cabourg train file"... "Combray St Hilaire etc. soleil"... "arbres de Belle-Île autos à Honfleur belles maisons de paysans"... "désir de Venise déjà vue, chaleur bleue, midi, faim, sortir de chez soi"...

*Lorsqu'ils eurent joui des plaisirs de l'amour,
ils s'adonnèrent au plaisir des cartes postales.*

d'après Homère

Accessible à certaine nostalgie, il avait cependant peu de goût pour les cartes postales en noir et blanc représentant le Paris d'autrefois qu'on réimprimait sans cesse et qui avaient l'air de bien se vendre chez les marchands. On y voyait des enfants à la sortie de l'école avec leurs gros souliers et leur lourd cartable, des fillettes faisant du vélo, des amoureux à bord d'une deux-chevaux. Cette nostalgie trop bien peignée ne le touchait pas. Il ne parvenait pas à retrouver dans ces clichés la présence familière de la vieille capitale qui lui étreignait le cœur et lui mouillait les yeux dans deux vers de Charles Baudelaire ou de Guillaume Apollinaire. Peut-être parce que dans la plupart de ces vues, la pose était prise, le temps arrêté, la vivante rumeur de la ville étouffée. Alors que la capitale ne cessait pas de bourdonner et le temps de passer dans *Les Fleurs du mal* et *Alcools*. D'où venait-il que la poésie lui avait toujours causé un frisson plus vif que la photographie ? D'où venait-il qu'au verso des cartes postales, il préférait décidément le recto ?

Paris, capitale des cartes postales. Cette image lui était venue passage des Panoramas, du côté des Grands Boulevards, où il aimait mettre ses pas dans ceux des promeneurs romantiques et de leurs héritiers modernes. Longtemps après qu'Aragon avait écrit *Le Paysan de Paris* et traqué quelque chose de magique en se perdant dans la grande ville, il était permis de se laisser enivrer par le charme mystérieux et surréaliste de cette ruelle intérieure, ouverte entre deux immeubles, où l'on vendait des cartes postales du monde entier. Il n'était pas collectionneur, c'était dit, mais il avait acquis là des vues panoramiques de Buenos Aires et de Montevideo, rêvé en découvrant une carte postale de l'Aéropostale transportée en Patagonie sur un Laté 25 piloté par Antoine de Saint-Exupéry, acheté pour un ami une étonnante carte sur laquelle on voyait l'aviateur Jules Védrières poser son Caudron G-3 sur le toit des Galeries Lafayette. Paris, capitale des cartes postales... Où avait-il lu que les cartes postales représentant la tour Eiffel s'étaient vendues à cinq milliards d'exemplaires depuis 1899 ? Il ne savait pas très bien s'il fallait soustraire les années de guerre du calcul, mais cela ne faisait pas loin de cinquante millions de cartes de la tour Eiffel imprimées chaque année. Lui, pourtant, était certain de n'en avoir jamais acheté ni envoyé. Avec les écrivains et les artistes qui contestèrent solennellement l'érection de la tour Eiffel au cœur de Paris, il la maudissait. Même pour rappeler à sa femme que *nous aurons toujours Paris* ou que *Paris est tout petit pour ceux qui s'aiment, comme nous, d'un si grand amour*, il ne lui serait jamais venu à l'idée de choisir une vue de la tour Eiffel, cette Babel de fer qu'il s'obstinait à ranger parmi les trois monuments les plus laids de Paris, avec le Trocadéro et le Sacré-Cœur. Heureusement, à l'intérieur du Trocadéro, il y avait les collections du musée de la Marine ; et à la boutique du musée, des cartes postales choisies » : un petit navire à vapeur, l'arsenal de Toulon peint par Horace Vernet, le porte-hélicoptères *Jeanne d'Arc*. À l'occasion d'une exposition consacrée au peintre et illustrateur breton Mathurin Méheut, il avait découvert dans une vitrine une carte postale du paquebot *Le Provence* affranchie en 1914 avec ce texte extraordinaire écrit sur l'image, comme continuaient alors de le faire les gens qui avaient conservé les vieux usages : "Voici notre adresse : M^r Méheut, chez le Directeur de l'Aquarium de Honolulu aux îles Hawaï, par San Francisco, Amérique."

Il aimait les cartes postales de la Réunion des musées nationaux, ainsi celles qu'on trouvait au Louvre, aux Invalides, à Cluny. Elles étaient plus attrayantes, plus riches de souvenirs et d'impressions, que ces cartes

ternes, sans éclat et sans grâce, disposées à Paris dans les lieux stratégiques du tourisme de masse : l'Étoile ou Montmartre, Notre-Dame ou le Champ-de-Mars. Il était toujours de bonne humeur lorsqu'il quittait un musée avec des cartes postales glissées dans sa poche.

Et combien de cartes postales lui restait-il à écrire ?

Et combien d'existences à vivre ?

Cette histoire se racontera au futur. Il aimera les cartes postales, il en écrira, il en recevra. Tout recommencera comme la première fois. Il se promènera à Paris, au cœur de l'été, retrouvera le serrement de cœur qui inspira les premiers mouvements de sa "Théorie de la carte postale". Il renouvellera la ferveur. Il se souviendra de ce livre dont il aura longtemps rêvé et qu'il aura fini par écrire. Il prendra la ligne 10 du métro, à La Motte-Piquet-Grenelle par exemple, et descendra à la station Maubert-Mutualité, pour entendre résonner le tic-tac et la mécanique de sa "Théorie" comme au premier mot, à la première heure. Il remontera la rue de la Montagne-Sainte-Genève en ruminant des slogans avec lesquels, autant qu'avec les vers, on écrit d'excellentes cartes postales – "Ne travaillez jamais", "Ayez des idées", "Explorez le hasard". Le cœur léger, il débouchera sur la rue des Écoles et tournera encore une fois sur la droite, en direction du boulevard Saint-Michel.

Ce jour plein de soleil, tout frémissant d'un bonheur jaune, il se félicitera d'avoir cessé de parler de sa "Théorie de la carte postale", cessé de se faire le raconteur perpétuel de livres qu'il n'écrivait pas, et de l'avoir enfin brodée avec du fil doré, comme il se l'était promis. Il se répétera les noms de Robert, de Philippe, de Cristelle, de Pierre, de Paule, de Thérèse, de Louise, d'Aline et de Papa Brisson. En avançant sur le trottoir de droite, laissant à sa gauche la rue des Carmes et la rue Jean-de-Beauvais, il se demandera probablement ce qu'il savait de sa "Théorie de la carte postale" à l'instant où il prit la décision de s'y atteler avec sérieux, heure après heure, jour après jour. Pourquoi la sensation est-elle si forte chez l'écrivain que si la composition d'un livre le mène un jour où il veut aller, à travers une forêt âpre et farouche, par une route qu'il a lui-même dessinée, une mystérieuse superstition, ou une secrète terreur, l'empêche presque toujours de se retourner pour admirer le chemin parcouru ? Il cherchera peut-être la réponse, ne la trouvera pas et ne s'en souciera guère. Il sera enchanté au souvenir des lecteurs qui auront aimé sa "Théorie de la carte postale", contrarié à l'idée qu'on aura pu aussi la blâmer.

Est-ce qu'on est sérieux lorsqu'on écrit des cartes postales ? Est-ce qu'on est sérieux lorsqu'on écrit une "Théorie de la carte postale" ? De même qu'il n'aura jamais daigné s'interroger sur l'utilité ou l'inutilité d'un livre – il n'existait en vérité que deux sortes de livres : les bons et les mauvais –, il se souviendra qu'il n'aura pas souhaité répondre à cette question, justement parce que là n'était pas la question.

En apercevant la façade noble et grise de la Sorbonne sur sa gauche et à sa droite le mur d'enceinte du musée de Cluny, derrière les arbres de la place Painlevé, il songera à la tenture de la Dame à la licorne, motif de si nombreuses cartes postales, au dos desquelles il suffisait d'écrire "À mon seul désir" pour renouer avec la lumière du Moyen Âge et les enchantements de l'amour courtois. Du temps aura passé, depuis l'époque de la rédaction de sa "Théorie de la carte postale", mais il n'aura pas cessé d'être saisi par de soudaines envies d'en acheter et d'en envoyer. Il n'aura toujours ni tablette numérique, ni gadget électronique pour communiquer en temps *réel* avec ses contemporains, mais toujours un stylo *par-devers lui* et quelques timbres glissés dans son portefeuille pour s'adresser à eux en temps *différé*.

À la boutique du musée du Moyen Âge des Thermes et de l'Hôtel de Cluny, à l'intérieur duquel il ne résistera pas à l'envie de se glisser après avoir traversé les salles à grandes enjambées, il ne découvrira pas

seulement des puzzles, des bijoux d'argent et des coussins brodés, mais également de très élégantes cartes postales – et même des cartes doubles, avec enveloppes, pour les bavards méfiants à l'égard du facteur et jaloux de leurs mots. Il trouvera des reproductions de ses œuvres favorites, et naturellement celles de la tenture de la Dame à la Licorne. Il sera amusé par les cartes reproduisant des détails de la tapisserie : deux lapins, un singe, un renard. Il ne choisira pas, il prendra tout, la Dame, les lapins, le singe, le renard et retrouvera la rue des Écoles en songeant aux conseils qu'il aura donnés, dans sa "Théorie", à ceux qui ne savaient pas ou qui n'osaient pas écrire des cartes postales, persuadés de manquer d'idées alors que seuls comptaient les mots. Arrivé au croisement avec le boulevard Saint-Michel, il aura sans doute déjà trouvé quelques mots, des mots dorés pour la Dame, des mots bleus pour les lapins, des mots rouges pour le singe, des mots verts pour le renard. Et quand il traversera le boulevard, déjà quelques phrases pour ses correspondants. Il continuera alors par la rue Racine, tournera à droite rue Monsieur-le-Prince et descendra jusqu'au carrefour de l'Odéon.

À la terrasse encombrée de la brasserie sur la droite, il trouvera un guéridon libre, s'installera entre deux Japonaises et un couple d'italiens, posera ses cartes postales devant lui, commandera un Vittel-menthe et, comme il aura oublié son stylo à la maison, pour la première fois il osera demander : "Garçon, de quoi écrire."

Saint-Lunaire, Papeete, Versailles,
août 2012-août 2013.

LES BARRICADES MYSTÉRIEUSES, Actes Sud, 1998 ; Babel noir n° 59.

TRIOMPHE DE DIONYSOS, avec Jérôme Leroy, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 392.

LES IDÉES HEUREUSES, Actes Sud, 1999.

MYTHOLOGIE FRANÇAISE, Actes Sud, 2002 (prix Goncourt de la nouvelle).

GEORGES BERNANOS ENCORE UNE FOIS, Actes Sud, 2002 ; Babel n° 534.

SOUS LE SOLEIL DE L'EXIL ; GEORGES BERNANOS AU BRÉSIL, 1938-1945, Grasset, 2003.

CHEZ MARCEL LAPIERRE, Stock, collection "Écrivains", 2004 ; La Table ronde, collection "La petite vermillon", 2010.

COURT VOYAGE ÉQUINOXIAL : CARNETS BRÉSILIENS, Sabine Wespieser Éditeur, 2005 ; La Table ronde, collection "La petite vermillon", 2008.

DES TRIPES ET DES LETTRES, avec Yves Camdeborde, L'Épure, 2007 ; nouvelle édition, 2010.

ROOM SERVICE, avec Yves Camdeborde, Actes Sud, 2007.

IL FAUT QU'IL PARTE, Stock, 2008 ; Babel n° 1097.

SERMON DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE AUX OISEAUX ET AUX FUSÉES, Stock, 2008.

LE PETIT LAPAQUE DES VINS DE COPAINS, Actes Sud, 2006 ; nouvelle édition, 2009.

LES IDENTITÉS REMARQUABLES, Actes Sud, 2009.

AU HASARD ET SOUVENT, Actes Sud, 2010.

LA CONVERGENCE DES ALIZÉS, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1195.

AUTREMENT ET ENCORE, Actes Sud, 2013.